

Le Poitevin de Saint-Alme,
Auguste
Les Polonais

LES
POLONAIS,

Événemens Historiques

EN

QUATRE ACTES ET EN DOUZE TABLEAUX

PAR M. PROSPER,

Représentés à Paris, le 22 décembre 1831,

SUR LE THÉATRE DU

CIRQUE OLYMPIQUE.

Prix 50 Centimes.

Paris,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

Grande-Cour, derrière le Théâtre-Français.

1832.

IL VIENT DE PARAITRE

chez le même libraire :

La 14me Édition du CUISINIER ROYAL,

Ou l'art de faire la Cuisine, la Pâtisserie et tout ce qui concerne l'office, par MM. Viard, Fouret et Délan, hommes de bouche.

Précédé d'une Notice des Vins; par M. G. . . . n, l'un des premiers Restaurateurs de la Capitale. La Table des Mets et la Notice des Vins indiquent à quel service ils appartiennent l'un et l'autre.

Un très fort volume in-8, orné de 9 planches, pour le service des tables jusqu'à 60 couverts. Prix : 9 fr., et franco par la poste, 11 fr.

» M. Délan, ayant passé plusieurs années en Hollande, nous a communiqué les fruits de ses savantes études sur les Poissons de mer qu'on peut conserver et faire voyager vivans pendant huit jours. Le résultat de ses Observations se trouve placé à l'article des Poissons. » *(Extrait de la Préface.)*

HISTOIRE DE FRANCE, par Pigault-Lebrun, avec cette épigraphe : *La Vérité, toute la Vérité, rien que la Vérité*; 8 forts volumes in-8. — Au lieu de 56 fr. 28 fr.

RICHARD D'ARLINGTON, pièce en trois actes et en huit tableaux, précédée de la Maison du Docteur, prologue; par Alex. Dumas et Dinaux.

LA MARQUISE DE BRINVILLIERS, drame lyrique en trois actes, de MM. Scribe et Castil-Blaze.

JACQUES CLÉMENT, drame en 5 actes, de M. d'Epagny.

L'HOMME AU MASQUE DE FER, drame en cinq actes.

DOMINIQUE ou le Possédé, comédie en trois actes, en prose, de MM. D'Epagny et Dupin.

CATHERINE II, comédie en trois actes, et en prose.

LE CHEVREUIL, comédie-vaudeville en trois actes

LE FAVORI, ou la Cour de Catherine II, comédie-vaudeville en trois actes, par M. Ancelot.

DEUX JOURS, ou la Nouvelle Mariée, vaudeville en trois actes, du même.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
Rue des Marais-Saint Germain, N. 17.

PROGRAMME.

PREMIER ACTE.

PREMIER TABLEAU.

LE KNOUT OU LA POLOGNE SOUS LES RUSSES.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	MM.
Le Général insp. des routes.	Champein.
Un Capitaine Russe.	Alfred.
Un Caporal Russe.	Huot.
Ouvriers employés aux travaux de la chaussée.	
Paulinski. Polonais, ancien militaire.	Gauthier.
Pétrowski, Polonais.	Grimber.
Paysans polonais.	

DEUXIÈME TABLEAU.

CONSPIRATION DES ENSEIGNES.

	MM.
Madalinski enseigne.	Chéri.
Kimbar *id*.	Rébart.
Le général gouverneur des enseignes.	Champein.
Un Officier russe.	St-Romain
Le nonce Lelevell.	Demouy.
Paulinski, conjuré.	Gauthier.
Enseignes.	
Conjurés.	

TROISIÈME TABLEAU.

ATTAQUE ET PRISE DU PALAIS DU BELVÉDER.

	MM.
Un officier russe.	Huot.
Id.	Alfred.
Le Général major.	Champein.
Un Colonel Polonais.	Philippe.
Madalinski, enseigne révol.	Chéri.
Kimbar. *Id.*	Rébart.
Le Nonce Lelevell.	Demuoy.
Paulinski.	Gauthier.
La Pr, Loewitz épouse du G. D. Constantin,	Me Mathieu
Peuple.	

DEUXIÈME ACTE.

PREMIER TABLEAU.

LA CHAUMIÈRE LITHUANIENNE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Joblowski, paysan polonais aisé	M. Signol.
Paulinska, sa femme.	Me Valmond.
Petrowski, faucheur.	MM. Grimbert.
Le Général Major.	Champein.
Paulinski.	Gauthier.
Le Généralissime de l'armée des insurgés.	Paul Signorie.
Madalinski	Chéri.
Kimbar.	Rébart.
Jacques Boutemps, ancien soldat de la vieille garde.	Fleury,
La comtesse Plater.	Me Stéphanie.
Floreska, suivante de la comtesse.	Mlle Camille.

DEUXIÈME TABLEAU.

LA RETRAITE DE L'ARMÉE RUSSE.

	MM.
Le feld-maréchal Diébitsch.	Edmond.
Le Général major.	Champein.
Un aide-de-camp.	Alfred.
Un officier Russe.	Cossard.
La comtesse Plater.	Me Stéphanie.
Le général Polonais.	Paul Signorie.
Un Colonel polonais de la garde.	Lussan.
Suite de la comtesse.	

TROISIÈME TABLEAU.

LE PONT DE PRAGA.

BATAILLE DE GROCHOW.

		MM.
Jacques Bontems,	tous deux blessés.	Fleury.
Madalinski.		Cheri.
Paulinski.		Gauthier.
Le docteur A***.		Édouard.
Le Généralissime polon.		Paul Signorie,
Blessés.		
Docteurs français.		

TROISIÈME ACTE.

PREMIER TABLEAU.

MORT DE DIÉBITSCH.

	MM.
Le feld-maréchal Diébitsch.	Edmond.
Le général major.	Champein.
Un Colonel.	St-Romain.
Un Colonel.	Alfred.
Un Aide-de-camp.	Edmond.
Le Nonce Lelevell.	Demony.

Officiers supérieurs Russes.

DEUXIÈME TABLEAU.

LA DIÈTE POLONAISE.

DÉCHÉANCE DE LA FAMILLE ROMANOOFF.

	MM.
Le gr. Maréchal de la diète.	Pradier.
Un Sénateur.	Alfred.
Le Chef des religieux.	Edouard.
Le Chef des militaires.	Gauthier.
La comtesse Plater. Me	Stéphanie.
Le Nonce Lelevell. MM.	Demony.
Le généralissime.	Paul Signeri.
Le général Gielguld.	Lussan.
Le général Russe. envoyé du feld-maréchal Paskewisch.	Champein

Nonces.
Sénateurs.
Palatins.
Starostes.
Peuple.
Soldats.

QUATRIÈME ACTE.

PREMIER TABLEAU.

LA TRAHISON.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	Mmes
La comtesse Plater.	Stéphanie.
Floreska.	Camille.
	MM.
Jacques Bontemps.	Fleury.
Le général Gielgud.	Lussan.
Paulinski.	Gauthier.

Nobles Polonais.
Faucheurs.
Officiers Polonais.

DEUXIÈME TABLEAU.

VARSOVIE. — DERNIER COMBAT.

	MM.
Jacques Bontems.	Fleury.
Madalinski.	Cheri.
Kimbar.	Rébart.
Paulinski.	Gauthier.
Le Généralissime.	Paul Signori.
Le Prieur des moines.	Edouard.

Faucheurs, paysans, soldats polonais, cosaques et soldats Russes.

Première Apothéose,

LES VICTIMES DE LA LIBERTÉ MONTANT AU CIEL.

Deuxième Apthéose,

L'AVENIR.

LA LIBERTÉ FAISANT LE TOUR DU MONDE.



LES POLONAIS.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente une chaussée sur le bord de la Vistule; des paysans polonais travaillent à raccommoder la chaussée.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINSKI, PETROWSKI, Paysans polonais, Officiers et Soldats russes.

UN CAPITAINE RUSSE.

Allons! allons! dépêchons!... Les drôles vont si lentement, que l'hiver viendra nous changer en glaçons avant que ces travaux soient terminés.... Caporal! dix coups de knout à ce grand gaillard qui demeure là-bas les bras croisés, si la pierre, qu'il devrait aider à traîner, n'est pas rendue au bord du fleuve dans cinq minutes.

LE CAPORAL.

Tu as entendu le capitaine!... marche ou tends le dos.

PAULINSKI.

Je ne puis traîner ce rocher tout seul; les forces de mon compagnon sont épuisées, et j'attends qu'il ait repris haleine.

LE CAPORAL (*frappant un Polonais qui se repose*).

Ah! paresseux! tiens! voilà pour te délasser! (*Courant à d'autres Polonais.*) On ne peut être partout à la fois!

PAULINSKI, *à son compagnon.*

Allons, mon pauvre Petrowski, lève toi... puisque nous n'avons pas le courage de mourir comme des soldats il faut avoir la force de travailler comme des nègres... (*Il aide son compagnon à se lever, et traîne avec lui une grosse pierre vers le fleuve*).

(Le caporal russe fait cesser le travail; tous les ouvriers polonais se rassemblent pour la distribution des vivres).

LE CAPORAL RUSSE.

Vous avez une demi-heure pour vous reposer et prendre votre repas.... Ainsi donc, dans une demi-heure, à l'ouvrage.

(Le caporal russe et les autres Russes s'éloignent en se promenant.)

SCÈNE II.

Les précédens, a l'exception des RUSSES.

PETROWSKI.

A l'ouvrage! à l'ouvrage!... ils ont ce mot là à la bouche plus souvent que nous n'y portons le pain; (*montrant le morceau de pain qui lui a été distribué*) ne voilà-t-il pas de quoi bien restaurer un homme après six heures de travail!

PAULINSKI.

Au moins, ce morceau de pain arrosé de nos sueurs, le mangeons-nous loin de la présence de nos tyrans.

PETROWSKI.

Ah! sans cela, tout léger qu'il est, on aurait encore de la peine à

le digérer... Il faut en convenir, la demi-heure de repos qu'on nous accorde deux fois par jour est encore le morceau le plus appétissant de la cuisine de nos maîtres.

PAULINSKI.

Nos maîtres!... les Russes nos maîtres!... Ah! pourquoi faut-il qu'une vieille mère et de jeunes sœurs aient besoin de mon travail! ces bras sauraient mieux se servir d'un fusil que d'une pioche!..... (*Il va s'asseoir à l'écart.*)

PETROWSKI.

Dites donc, mes amis, tandis que que nous sommes seuls, si nous chantions l'air proscrit de la Dombrowski; ça ferait peut-être passer notre dîner.

TOUS.

Oui! oui! Petrowski a raison.

PETROWSKI.

Mon cousin va chanter et nous ferons chorus;... mais tout doucement, car si ces maudits Russes nous entendaient.... Allons, Cousin, commence.

UN POLONAIS.

(*Il chante à voix basse.*)

La Pologne fut trahie,
Soyons ses vengeurs;
Répandons pour la patrie
Du sang!... non, des pleurs,
L'aigle blanc nous guide,
Volons aux combats.
O! Pologne intrépide,
Un jour tu renaîtras.

PAULINSKI (*paraissant*).

La Dombrowski!... Taisez-vous! Avez-vous oublié que cette hymne glorieuse était chantée par Kociusko et les braves soldats, qui, sous ses ordres, combattirent vaillamment pour l'indépendance de la Pologne? Ils sont tous morts, il est vrai, mais ils sont morts libres; vous vivez, vous; mais vous êtes esclaves! Taisez-vous donc: les braves seuls peuvent chanter une patrie.

(*Les Polonais reprennent leur air national avec énergie*).

PAULINSKI

Eh bien! Polonais; s'il est vrai que vous vouliez marcher sur les traces de vos braves ancêtres; abandonnez les vils instrmmens dont les Russes ont chargé vos bras: saisissez vos armes, et combattez jusqu'à la mort pour cette patrie, qui vous implore comme une mère au désespoir.

(*On entend en ce moment la cloche qui sonne la reprise du travail.*)

Entendez-vous? l'heure de la liberté peut sonner aussi facilement pour vous, si vous vous en montrez digne.

PETROWSKI.

Voici les Russes! amis, amis, au travail; ou gare le knout...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LES RUSSES.

LE CAPORAL, *à Paulinski.*

Pourquoi ne travailles-tu pas?

PAULINSKI.

Parce que je ne veux plus travailler pour vous.

LE CAPORAL, *levant son bâton.*

Je saurai bien t'y forcer.

PAULINSKI, *levant sa pioche.*

Frappe, si tu l'oses !

LE CAPORAL.

Ah! tu te révoltes... Capitaine!...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE CAPITAINE, SOLDATS.

LE CAPITAINE, *à ses* soldats.

Halte!

(Tous les Russes s'arrêtent brusquement à la voix de leur officier, et restent immobiles.)

Que veut dire ceci?

LE CAPORAL.

Cet homme refuse la corvée.

LE CAPITAINE.

Quels sont tes droits à cette faveur?

PAULINSKI.

Ceux d'homme libre.

LE CAPITAINE.

Apprends qu'il n'y a ici de libre que le Russe.

PAULINSKI.

Oui, le Russe est libre comme le chien de chasse qui poursuit le gibier.

LE CAPITAINE.

Je vais te prouver, au moins, qu'il est ton maître.

PAULINSKI.

Dis mon bourreau.

LE CAPITAINE.

Qu'on le saisisse. (*Les Russes se jettent sur Paulinski. — On entend un bruit de cor.*)

LE CAPORAL.

C'est le général inspecteur des routes.

LE CAPITAINE.

Tu vas être livré à sa justice, et tu apprendras bientôt ce qu'il en coûte à nous braver.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LE GÉNÉRAL INSPECTEUR ET SA SUITE.

LE GÉNÉRAL.

Je viens de parcourir la chaussée, et partout j'ai trouvé les travaux bien peu avancés... Capitaine, il faut tenir davantage la main à l'exécution de vos ordres.

LE CAPITAINE.

S. Exc. saura que j'ai fait tout ce qui dépendait de moi; mais la malveillance de ces misérables est si tenace, que la rigueur peut à peine obtenir la tâche qui leur est imposée. Voici, par exemple, un homme, qui, bravant les punitions, refuse la corvée!

LE GÉNÉRAL.

Quels sont ses motifs

LE CAPITAINE.

Il se prétend libre.

LE GÉNÉRAL.

Ignore-t-il que nous sommes à Varsovie. Faites approcher cet homme.

(On conduit Paulinski devant le général.)

Il est donc vrai que tu as manqué à l'obéissance que tu nous dois?

PAULINSKI.

Il est vrai.

LE GÉNÉRAL.

Quel est ton nom?

PAULINSKI.

Paulinski, du faubourg de Praga. J'y suis né le jour où il fut ravagé par Suwarow.

LE GÉNÉRAL.

Tu dois connaître les Russes.

PAULINSKI.

Oui, je dois les connaître; car je les ai revus encore à Austerlitz, à Friedland et à la Moskowa.

LE GÉNÉRAL.

Il suffit... Quel est ton seigneur, ton maître?

PAULINSKI.

Un soldat de Napoléon ! n'a que Dieu et sa patrie pour Seigneurs et pour maitres.

LE GÉNÉRAL, *ironiquement.*

D'après tes titres, je t'exempte de la corvée; je te réserve un service plus agéable; tu vas m'accompagner à la chasse.

PAULINSKI.

Ne comptez pas sur moi, général, si je refuse de travailler comme un cheval, ce n'est pas pour consentir à courir comme un chien.

LE CAPITAINE.

Vous le voyez, général, cet homme ne peut être soumis que par le knout.... Vinq-cinq coups de knout au Polonais!...

LE GÉNÉRAL, *avec ironie.*

Non, il faut avoir des égards pour un ancien soldat de Napoléon. Le sabre sera substitué au bâton. (*A Paulinski*) Tu dois être satisfait; vingt-cinq coups de plat de sabre, c'est militaire.

PAULINSKI.

Je ne connais de militaire dans le sabre que le tranchant.

LE GÉNÉRAL.

Exécutez la sentence.

PAULINSKI.

Vous ne l'exécuterez que sur un cadavre!

TOUS LES POLONAIS.

Défendons Paulinski! (*Ils se pressent autour de Paulinski, et menacent les Russes de leurs outils.*)

LE GÉNÉRAL.

Soldats! enchaînez ces esclaves.

(Les ouvriers polonais veulent en vain se défendre; ils sont renversés par les soldats russes; Paulinski, lui-même, après s'être débattu, se voit accablé par le nombre.)

LE GÉNÉRAL.

Polonais, vous connaissez la loi. Elle va prononcer: Paulinski, comme instigateur et chef de la révolte, tu es condamné à mort.

PAULINSKI.

C'est la seule grâce que je puisse recevo'.' des Russes.

LE GÉNÉRAL.

Avant qu'elle te soit accordée, tu pourras voir le prix que nous réservons aux complices de la trahison. (*Indiquant Petrowski.*) Qu'on dépouille cet homme de ses vêtemens, et qu'il sente expirer sous le knout russe, son orgueil polonais.

(Préparatifs de l'exécution du knout : Petrowski, dépouillé de ses vêtemens supérieurs est suspendu dans l'air par quatre soldats russes, qui le tiennent chacun par un membre ; le Caporal, armé du knout, est auprès du patient ; il a les yeux fixés sur le général ; à un signal de celui-ci, il laisse tomber son bâton; l'officier russe compte les coups. Le supplice a lieu au milieu de la consternation générale. Sur un geste du Général, l'execution est suspendue.)

LE GÉNÉRAL.

Que dit le Polonais ?

PAULINSKI.

Je répondrai pour la victime qui ne peut parler : que le Polonais ainsi traité ne s'en battra que mieux contre les Russes quand le jour de la vengeance sera venu.

LE GÉNÉRAL.

Tu ne verras jamais ce jour.

PAULINSKI.

C'est mon unique regret.

LE GÉNÉRAL.

Tu as cinq minutes pour recommander ton âme à Dieu... Capitaine, faites avancer le piquet.

(L'Officier russe dispose les soldats qui doivent fusiller Paulinski. On apporte des cordes pour lui attacher les mains.)

PAULINSKI.

Je demande à mourir en compagnon d'armes des Français et en soldat de Napoléon.

LE GÉNÉRAL.

Qu'il reste libre, mais que, placé sur le bord du fleuve, son corps y soit précipité par vos balles et demeure ainsi sans sépulture.

On exécute les ordres du général.

PAULINSKI

Polonais ! n'oubliez jamais la patrie, et soit que vous viviez ou mouriez, répétez avec moi : vive la Pologne !

TOUS.

Vive la Pologne.

Paulinski se précipite dans le fleuve.

LE GENERAL.

Tirez sur lui ! et lancez des barques dans le fleuve. .. *(Une décharge est faite sur Paulinski : les Russes courent au fleuve.)*

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente le dortoir de l'École militaire des Enseignes, à Varsovie.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADALINSKI, KIMBAR, JEUNES ENSEIGNES.

MADALINSKI, *à voix basse.*

Eh bien ! Kimbar , as-tu reçu des nouvelles de France ?

KIMBAR.

Malgré la surveillance la plus sévère, ce paquet m'a été remis. Cette nuit, tu nous en donneras connaissance.

MADALINSKI (*serrant les papiers dans son sein.*)

Tous nos amis sont ils prêts à agir ?

KIMBAR

Tous veillent en attendant le signal.

MADALINSKI.

Bien.... séparons nous ; voici le général.

KIMBAR.

La vue de ce Russe est comme un affront pour moi.

MADALINSKI.

Calme-toi; la vengeance est toujours sûre pour qui sait l'attendre. (*Ils font mine de se déshabiller. D'autres enseignes sont dans*

SCÈNE II.

LE GÉNÉRAL, *brusquement.*

Eh quoi, pas encore couché ?.. Madalinski, Kimbar, pourquoi ce retard ?

KIMBAR.

J'ai fait ce soir ma prière plus longue que de coutume.

LE GENERAL.

Vous devenez bien dévot depuis quelque temps.

KIMBAR.

C'est que j'ai beaucoup à demander à Dieu.

LE GENERAL.

Et pourrait-on savoir ?

KIMBAR.

C'est le secret de la confession.

LE GENERAL.

Fort bien ! je vous surveillerai.

MADALINSKI *bas à Kimbar.*

Imprudent !

LE GENERAL, *se retournant.*

Que dites vous ?

MADALINSKI.

J'engageais Kimbar à vous avouer la cause excusable de notre retard. Devant passer demain matin notre examen de géographie et d'histoire, nous nous sommes mutuellement interrogés ce soir.

LE GENERAL

Ah! Ah! Et quels sont les pays que vous croyez le mieux connaître ?

MADALINSKI.

La Russie, la Pologne et la France.

LE GENERAL

Que savez-vous sur eux ?

MADALINSKI.

La Russie est un grand empire. L'argetn y est rare. Les soldats nombreux. La noblesse possède toutes les terres : le peuple est esclave et presque tous les souverains y meurent de mort violente.

KIMBAR.

La Pologne était autrefois puissante. Le dix-septième siècle a vu le fils d'un de ses rois commander à Moscou, la Prusse relever de la

république, et l'électeur de Brandebourg lui obéir comme l'un de ses plus humbles vassaux. La Pologne est la patrie de Jean Sobieski qui sauva l'Europe de l'invasion des Tucrs, et de Kosciusko qui mourut pour la liberté.

LE GENERAL.

Quel est le pédant qui vous a bavardé tout cela?

MADALINSKI.

C'est notre professeur.

LE GENERAL.

Je le ferai punir et remplacer. Vraiment le drôle gagnait loyalement les roubles russes!... Et que vous a-t-il appris sur la France?

MADALINSKI.

La France est un pays riche et puissant. C'est le foyer de la liberté continentale. Le grand Frédéric disait que s'il était roi de France il ne se tirerait pas en Europe un coup de canon sans permission. Napoléon a réalisé le mot du roi de Prusse et les Français se le rappellent encore.

LE GENERAL.

Taisez-vous, Monsieur, taisez-vous. Tâchez d'oublier de pareilles leçons. *(A un officier Russe)* Lieutenant Ismaïloff, prenez le nom de ces deux enseignes, et placez-les sur votre rapport à l'encre rouge. Ah! mes petits historiens, vous aurez de mes nouvelles avant

KIMBAR, *bas.*

Et toi aussi, Kalmouck, tu auras des nôtres.

peu.

SCÈNE III.

On entend un roulement de tambour. Madalinski et Kimbar se glissent dans leurs lits; toutes les lumières sont éteintes. Un officier russe, accompagné d'un garçon de salle qui porte un fallot, traverse le dortoir; au moment de sortir il s'arrête, et lit un article du réglement.

L'OFFICIER RUSSE (*lisant*).

« De par le gouverneur de l'École des enseignes. Article 571 du réglement: il est ordonné à tout élève de dormir à 9 heures précises. En cas de contravention au présent ordre, trois jours de cachot, dix coups de knout pour la récidive. » *(Il sort)*

SCÈNE IV.

MADALINSKI, KIMBAR, ENSEIGNES couchés.

MADALINSKI, (*se levant avec précaution*). Kimbar! (*Kimbar se lève, lui et Madalinski vont écouter chacun à l'un des bouts du dortoir*).

KIMBAR, (*revenant*).

Il n'y a aucun danger, ils sont tous attablés devant un baril de shnaps, et d'ailleurs l'excessive sévérité de leur discipline les rassure.

MADALINSKI.

N'importe, il faut prendre toutes nos précautions habituelles. Debout, enfans de la Pologne! (*Tous les enseignes se lèvent avec vivacité, mais en silence*). Kimbar place des sentinelles partout. (*Kimbar place des factionnaires; aussitôt que ces précautions ont été prises, Madalinski se dispose à lire.*)

Voici des nouvelles de la révolution de France. (*Il se dirige vers une croisée,*) maudit nuage! impossible de lire.

UN ENSEIGNE.

J'ai mon briquet.

UN AUTRE.

Allume cette bougie.

MADALINSKI.

Le réveil des peuples a sonné. Ecoutez, écoutez tous! (*Les Enseignes se groupent autour de Madalinski*).

« La grande conspiration, ourdie depuis quinze ans contre la liberté, vient enfin d'éclater!... Nos droits les plus sacrés, nos franchises les plus chères, nous sont ravis par une ordonnance royale; nous voici retombés sous le joug des prêtres, des courtisans, et de l'étranger. Paris est dans la stupeur.»

« Le peuple a jeté un cri terrible; il s'est armé, il a reçu et donné la mort. Il triomphe enfin. La liberté est reconquise; les trois couleurs ont reparu. »

« Le peuple vient d'abdiquer son immense pouvoir... Maître absolu de la fortune publique, il remet en d'autres mains la conduite de l'État. Les courtisans d'aujourd'hui seront bientôt sans doute ses détracteurs. »

« Toute la France est unanime; on forme des régimens; on organise la garde nationale, on s'inquiète peu de l'etranger; nous voilà redevenus encore la grande nation. »

TOUS.

Vive la France! (*Madalinski leur recommande la prudence*).

KIMBAR.

Voici l'heure où nos amis doivent se réunir en ces lieux... Silence! c'est le signal... Mes amis, emparons-nous des issues de l'Hôtel; désarmons le poste, et faisons prisonnier le gouverneur.

MADALINSKI.

Oui, mes amis, le moment d'agir est venu; il faut que nous périssions tous cette nuit, ou que demain la Pologne soit libre.

(*Des enseignes sortent en armes.*)

SCÈNE V.

LES PRECEDENS, OFFICIER POLONAIS, LE NONCE LELEWEL, PAULINSKI, CONJURES.

LE NONCE.

Vous le voyez, jeunes gens, nous n'avons pas hésité à nous rendre parmi vous; ces vieux généraux, défenseurs de la Pologne, et nous, les représentans de ce peuple héroïque et malheureux, nous avons tous pensé que notre place était là où l'on conspirait pour la liberté et l'indépendance de la patrie. Au courage qui vous anime, aux intelligences que vous avez dans l'armée, nous joindrons notre dévouement, nos lumières, et, s'il est nécessaire, nos fortunes et nos destinées.

MADALINSKI.

Tous les jeunes officiers de l'armée sont à nous.

UN COLONEL.

Je réponds des soldats.

PAULINSKI.

Je réponds du peuple.

KIMBAR.

La noblesse, l'armée et le peuple sont unanimes; il faut agir.

MADALINSKI.

Nous brûlons tous d'imiter nos frères; ici sont les enfans et les neveux de ces généreux Polonais qui résistèrent avec Kosciusko à la tyrannie de la Russie. Voici le fils du nonce Kimbar, qui, dans la diète de Grodno, ne voulait recevoir de Catherine que la mort ou

l'exil en Sybérie. Voici le neveu de Grelowski qui le seconda si noblement. Autour de vous sont les Plater, les Poniatowski, les Dombrowski; et moi-même, car je puis citer le nom d'un père qui osa résister à Catherine, et commença l'insurrection... Nous pouvons dire avec fierté : nos pères répondent de nous, et nous répondons de nos familles et de nos amis.

TOUS LES ENSEIGNES.

Marchons! marchons!

LE NONCE.

Généreux jennes gens, je vous admire, mais la patrie n'acceptera qu'en tremblant un dévouement si noble et si désintéressé. Hélas! songez à ce que nous sommes, et à la puissance de nos ennemis.

KIMBAR

La France nous soutiendra.

LE NONCE.

Son exemple est beaucoup pour nous, mais occupée à consolider chez elle son nouveau gouvernement, pourra-t-elle imposer à la Prusse et à l'Autriche...

PAULINSKI.

Elle le fera.

LE NONCE.

Qui ose en répondre?

PAULINSKI, (*s'avançant.*)

Moi! regardez cette poitrine ; dix blessures la sillonnent, mon sang a été versé pour la France en dix combats, cent mille Polonais ont comme moi combattu pour elle. Tous lui ont été fidèles, même sous les murs de Paris, quand plusieurs de ses enfans l'abandonnaient.... Pendant vingt ans le soldat français et le soldat polonais ont été frères; pendant vingt ans ils ont tout partagé : même fortune, même gloire, même revers, même mort.... Non, non, une telle fraternité ne s'oublie pas, et si jamais le Russe nous écrase, le Français se sentira blessé au cœur. En avant donc, arborons l'aigle et le drapeau polonais, et s'il faut mourir, du moins, mourons libres.

TOUS.

Oui, oui, vive la Pologne! mort aux Russes!

SCÈNE VI.

DES ENSEIGNES, (*accourant.*)

Nous sommes maîtres de l'hôtel.

TOUS

En avant!

CHOEUR.

LE NONCE.

Allons, enfans de la Pologne, donnez-moi le vieux drapeau polonais... je veux le porter au milieu de vous; je veux que sa présence sacrée anime le peuple au combat... Allons, mes enfans, marchons au martyre ou à la liberté!

TOUS

Vive la Pologne!

(Ils s'arment et sortent en foule.)

TROISIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente Varsovie à l'intérieur; au fond le grand escalier, praticable et à jour, du Palais du Belvédère.

Au lever du rideau, on entend dans le palais la galopade, on voit les danseurs à travers les fenêtres, on relève les factionnaires russes. Des habitans traversent la place et vont à leurs affaires : ils jettent un coup-d'œil sur le palais.

On crie qui vive ; deux patrouilles russes, commandées chacune par un officier, se reconnaissent)

SCÈNE PREMIÈRE.

UN OFFICIER.

Tout est-il tranquille?

DEUXIÈME OFFICIER.

Je n'ai rien vu qui pût donner la moindre inquiétude. Le czarewitz et ses ministres ont paru craindre que le contre-coup de la révolution de Paris se fît ressentir ici, mais tout est calme, Les Politiques de café même ne font plus doposition.

PREMIER OFFICIER

Il est à désirer que ce calme ne soit pas trompeur, l'armée polonaise est travaillée d'un malaise secret, hier S. A. le grand-duc a consigué plusieurs régimens dans leurs quartiers. Cette mesure pourrait bien produire quelque trouble.

SECOND OFFICIER.

Rassurez-vous. Tout cela donnera tout au plus lieu à des propos d'ivrogne, et cinquante coups de knout termineront l'affaire; mon cher, nous sommes bien forts.

Un jeune enseigne a paru pendant cette scène, et il a accroché un écriteau sur la grille du palais.

L'ENSEIGNE

Par ma foi, les voila prévenus. C'est généreux! *(Il disparaît.)*

SECOND OFFICIER.

Qu'est-ce qui est la ? *(Il va voir avec la lanterne du Tambour.)* *(Au Tambour.)* Tu n'as rien vu ? *(Il s'approche de la gérite ; il lit)*: Palais à louer à partir de décembre. Quelle insolence !

PREMIER OFFICIER.

Vous le voyez, ils dansent sur nn volcan. *(Il prète l'oreille.)* N'enteudez-vous rien?

SECOND OFFICIER.

C'est la cloche des matines qui appelle les vénérables capucins à la prière.

PREMIER OFFICIER.

De par le ciel, c'est le tocsin, il sonne à Saint-Waldimir, près l'hôtel des enseignes... Ecoutez, écoutez..,

SECOND OFFICIER,

Vous avez raison... Sans doute le feu vient d'éclater dans le quartier.

PREMIER OFFICIER.

Non, non. Regardez, nulle part vous n'apercevez la réverbération de l'incendie.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LE GÉNÉRAL, *accourant.*

SECOND OFFICIER.

Qu'y a-t-il, général

LE GÉNÉRAL.

Les Enseignes se révoltent... Fait prisonnier par eux, je suis parvenu à m'échapper au milieu d'une grêle de balles ; partout j'ai vu la rébellion se montrer et grandir; le peuple s'est joint aux révoltés; le soldat polonais hésite encore, mais il y aurait peut-être tout à craindre si les troupes restaient plus long-temps en contact avec le peuple ; il n'y a pas un moment à perdre... Je me rends près du grand-duc. (*A un officier.*) Vous, courez aux casernes, et faites prendre les armes au 2ᵉ régiment polonais. Vous, capitaine, doublez tous vos postes.... (*Le général entre au château.*)

SCÈNE III.

Les soldats russes prennent les armes. Paulinski et Kimbar, accompagnés de quelques hommes du peuple, paraissent et font une espèce de reconnaissance ; puis ils s'éloignent sur le qui-vive du factionnaire.

SCÈNE IV.

Les troupes russes de garde au château se mettent en bataille dans la cour du Belvédère. Le deuxième régiment polonais arrive sur le théâtre. Le général russe descend l'escalier du château, et entre en scène, suivi de quelques officiers.

LE GÉNÉRAL.

Messieurs! c'est ici le rendez-vous des braves. (*Au colonel polonais.*) Son Altesse le grand-duc sera enchanté de voir auprès de lui son intrépide deuxième Polonais. (*Aux Russes.*) Prenez position dans l'intérieur du Palais. (*Au colonel polonais.*) Colonel, au nom du czarewitz, je vous confie le commandement des avant-postes. (*Bas.*) J'espère que, quoique Polonais, vous n'oublierez pas que c'est à la faveur du grand-duc que vous devez votre régiment.

LE COLONEL.

Général, je serai fidèle à mon empereur et à mon prince.

LE GÉNÉRAL.

Comptez sur leur reconnaissance.

(Le colonel polonais dispose ses soldats. Le bruit de la révolte s'approche de plus en plus. Les enseignes et le peuple se répandent sur le théâtre, en criant :

Vive la Pologne!

SCÈNE V.

LES MÊMES, MADALINSKI, KIMBAR, LE NONCE, PAULINSKI, ENSEIGNES, PEUPLE.

LE GÉNÉRAL RUSSE, *sur le balcon, aux Enseignes.*

Jeunes officiers, est-ce ainsi que vous méconnaissez les lois de la discipline? Que venez-vous faire ici? Que voulez-vous?

MADALINSKI.

L'ignores-tu, toi qui le demandes? n'as-tu pas entendu ces cris de

vive la Pologne et mort à ses tyrans? as-tu si long-temps habité parmi nous pour ne pas nous comprendre? Eh! bien, apprends donc que nous voulons le rétablissement de la Pologne, sa liberté et son indépendance, et que, contre cet enjeu sublime, nous engageons avec joie tout ce que nous possédons sur la terre.

TOUS.

Mort aux Russes! mort aux tyrans!

LE NONCE.

Nous t'offrons une honorable capitulation: retire-toi avec les tiens, et abandonne Varsovie aux enfans de la Pologne!

LE GÉNÉRAL.

Je ne sais point transiger avec mon devoir. Soldats, faites le vôtre!

(*Les soldats chargent leurs armes.*)

PAULINSKI, *se jetant devant les soldats polonais.*

Camarades! qu'allez-vous faire? Ici sont vos parens, vos amis, vos compatriotes, et vous pourriez les massacrer sur l'ordre d'un Tartare! Êtes-vous Polonais? Oui, vous l'êtes, car parmi vous je reconnais ces vieux soldats de Napoléon. Amis, la glorieuse France s'est levée, ses enfans nous encouragent de l'exemple et de la voix. Soyons libres, soyons dignes de nos frères. Allons, Stanislas, Newski, Brodno, vous tous mes vieux camarades qui avez marché avec moi dans le sentier de l'honneur, embrassons-nous et crions tous ensemble: Vive la Pologne!

TOUS LES SOLDATS.

Vive la Pologne!

Les rangs se confondent; le peuple et les enseignes y pénètrent, chacun s'embrasse; le peuple prend les armes des soldats et les emmène.)

LE NONCE.

Rendez-vous, Russes! rendez-vous!

LE GÉNÉRAL RUSSE.

Voici notre réponse. (*Les soldats Russes font feu.*)

(Le peuple reparaît en force et armé; le combat le plus acharné commence; la grille du palais est enfoncée; le peuple est maître sur tous les points. En ce moment, la princesse Loewitz, épouse de Constantin, paraît, effrayée, sur le haut de l'escalier; elle implore les insurgés.)

TOUS.

La princesse!

MADALINSKI.

Épouse du grand-duc, vos compatriotes vous savent gré des adoucissemens que vous avez tentés d'apporter à leur sort. Ce souvenir protégera votre époux; qu'il se retire donc en sûreté, mais à l'instant, ou nous le forcerons à arborer de ses propres mains et sur son palais même le glorieux drapeau de la Pologne.

(Les rangs s'ouvrent, et la princesse les traverse au milieu du plus grand silence.)

LE NONCE, *déployant son drapeau.*

Citoyens, soldats, vous tous Polonais qui m'écoutez, je le proclame à haute voix : la Pologne est libre!

TOUS, *avec enthousiasme.*

Elle est libre!

(*Tableau.*)

ACTE II.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente la cabane de Joblowski, paysan polonais.

SCÈNE PREMIÈRE.

FAUCHEURS, PAULINSKA, PETROWSKI.

CHOEUR DE FAUCHEURS.

Mes amis, essuyons
Nos fronts;
Chantons
Les doux biens de l'automne!
A nos gerbes buvons!

Mais la trompette sonne:
Allons, gais moissonneurs,
Puisque le canon tonne,
Devenons des faucheurs.

PAULINSKA, *versant à boire.*

Buvez, mes amis, c'est de bon cœur que je vous l'offre.

PETROWSKI.

Oui, oui, buvons, madame Paulinska a raison; d'ailleurs, c'est autant de pris sur l'ennemi.

(*Tous boivent à la ronde.*)

De l'eau-de-vie de France! Il ne faut pas qu'un cosaque puisse nous souffler une aussi bonne liqueur.

PAULINSKA.

Encore une ronde.

PETROWSKI.

Oui, mais que ce soit la dernière, parce que, voyez-vous, madame Paulinska, il ne faut pas que la bouteille nous fasse oublier le devoir.

PAULINSKA.

C'est juste. Et où allez-vous comme ça, mes amis?

PETROWSKI.

Nous faisons une levée dans le pays; c'est pas pour nous vanter, mais le soldat donne et fièrement!

PAULINSKA.

Je le crois bien. Allons, adieu mes amis, et prenez garde aux Russes.

PETROWSKI.

Avec ça... (*montrant sa faux*) nous sommes en état de les bien recevoir... Adieu, madame Paulinska. En route, camarades. (*Ils sortent en reprenant le chœur.*)

SCÈNE II.

PAULINSKA, puis JOBLOWSKI.

PAULINSKA.

Voilà de braves gens. Ah! si mon mari pensait comme eux!

JOBLOWSKI.

(*Il baille.*) Haie! haie! il me semble que j'ai dormi bien longtemps, et mon estomac..

PAULINSKA.

Manger! voilà ta principale occupation.

JOBLOWSKI.

Et je me flatte que je m'en acquitterai aussi convenablement aujourd'hui qu'hier... Allons... allons... mettons-nous à table. (*On frappe à la porte.*) Qui est-ce qui nous arrive?

PAULINSKA.

C'est un officier russe et son escorte.

JOBLOWSKI.

Ouvrez...

PAULINSKA.

Recevoir un Russe!

JOBLOWSKI.

Oui ,Paulinska, oui, ma femme; et puisque je suis assez malheureux pour ne pouvoir fermer ma porte à personne, je veux qu'elle soit ouverte à tout le monde.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LE GÉNÉRAL RUSSE.

LE GÉNÉRAL.

Vous avez bien tardé à nous ouvrir?

JOBLOWSKI.

Pardon, mon officier, mais c'est que ce pays est tellement infesté de mauvais garnemens que j'ai toujours soin de fermer ma porte, surtout quand je prends mes repas.

LE GÉNÉRAL.

Vous me paraissez être un homme prudent.

JOBLOWSKI.

Et un fidèle sujet de Sa Majesté... Oserais je vous offrir..... (*Il lui offre un verre.*) Pardon, mon officier, ce n'est que du schnaps, mais tout est bon quand on boit à la santé de l'Empereur, notre glorieux souverain.

LE GENERAL.

Ma belle hôtesse me fera raison

POLINSKA.

Je n'ai pas soif.

LE GÉNÉRAL, *donnant son verre à un cosaque.*

Tiens, bois avec ce paysan.

JOBLOWSKI.

Moi, je ne suis pas fier; je trinque avec tout le monde. (*Il va pour trinquer avec le cosaque, un autre cosaque lui arrache son verre.*) Comme c'est leste, un cosaque!... Prenez garde de répandre... Pardon, mon officier, vous désireriez peut-être quelqu'autre liqueur? Justement j'ai dans ma cave cinq ou six cruchons de vieille eau-de-vie de France, si vous daignez accepter...

PAULINSKA.

Ils ont été bus ce matin par les faucheurs.

JOBLOWSKI.

Comment! les faucheurs sont venus ici?

PAULINSKA.

Oui, pendant que tu étais sorti, et ils doivent revenir à midi.

LE GÉNÉRAL.

Il est onze heures et demie... à cheval! à cheval!... Brave homme, si les gens dont votre ménagère vous annonce la visite arrivent bientôt, ne leur parlez pas de ma halte en ces lieux.

JOBLOWSKI.

Motus! mon officier, je sais me taire... Par malheur, ma femme sait parler.

LE GÉNÉRAL.

Un ducat lui fermera la bouche.

PAULINSKA, *refusant.*

La monnaie russe n'a plus cours parmi nous.

LE GÉNÉRAL.

Fort bien... (*A Joblowski, qui a ramassé le ducat.*) Gardez-le, brave homme; et si votre femme peut se taire seulement une heure encore, je me trouverai en mesure de ne craindre aucune rencontre.

JOBLOWSKI.

Soyez tranquille, mon officier; je lui arracherai plutôt la langue... (*Il reconduit le général russe.*)

SCÈNE IV.

PAULINSKA.

Et je suis la femme d'un tel homme!.. Ah! mon frère! mon frère! je rougis pour toi de cette alliance.

JOBLOWSKI, *revenant.*

Que parles-tu de ton frère ?

PAULINSKA.

Je dis que s'il avait été ici tout à l'heure...

JOBLOWSKI.

Que veux-tu ? nous ne pensons pas de même. Paulinski est guerrier par tempérament, et moi je suis pacifique par nature et par calcul.

PAULINSKA.

Maudits soient tes calculs

JOBLOWSKI.

Voilà bien les femmes! Si j'avais eu ta tête, je n'aurais pas conservé la mienne aussi long-temps sur mes épaules.

PAULINSKA.

Si tu la conserves, c'est grâce à notre glorieuse révolution.

JOBLOWSKI.

Ne me parles donc pas de ta glorieuse révolution. Mon père en avait vu aussi deux glorieuses, et cependant il n'existait pas sur la terre un individu moins glorieux que le digne homme... Bien au contraire: la première le rendit modeste, la seconde tout-à-fait humble; il est vrai que cette dernière lui enleva le peu que l'autre lui avait laissé... Vois-tu, Paulinska, une révolution est toujours une mauvaise affaire pour nous autres : d'abord, c'est une affaire diablement coûteuse. Il faut payer 1° le brave qui s'est battu pour nous; 2° celui qui est venu donner des avis qu'on ne lui demandait pas; 3° la victime de la chose, et ça c'est assez juste; 4° enfin, et ce qui est le plus dur, l'intrigant qui s'est vanté d'avoir tout fait, tout arrangé, tout sauvé... Au moins, si la révolution faite, chacun était d'accord, mais bah! l'un dit : Je n'entendais pas la chose comme ça ; l'autre : Moi, je l'entendais comme ceci. Bref, c'est à recommencer.

SCÈNE V.

LES MÊMES; PAULINSKI, *s'avançant.*

PAULINSKI.

Eh bien! l'on recommencera...

JOBLOWSKI.

Ah! je suis perdu!

PAULINSKA.

Mon frère! mon cher frère!..

JOBLOWSKI.

Son frère!... C'est pas pour dire, beau-frère, mais vous m'avez fait une fière peur!

PAULINSKI.

Tu m'as pris pour une révolution, n'est-ce pas? Rassure-toi, nous ne te demanderons, à toi et aux Polonais, qui préfèrent le bien-être à la liberté, que des vœux et du fer. Nous combattrons seuls pour la patrie. Si le ciel seconde nos efforts, nous vous admettrons au partage des biens conquis; vous les estimerez alors. S'il faut que la Pologne succombe, nous porterons seuls le poids des vengeances russes ; libre à vous, gens prudens et sages, d'applaudir à notre supplice.

JOBLOWSKI.

Ah! beau-frère, jamais je ne commettrai une telle lâcheté; je vous jure même que si, pour assurer votre triomphe, il ne fallait... Car enfin, je suis Polonais aussi.... Oui, s'il ne fallait que....

PAULINSKI.

Ne t'engage pas... Ami, l'homme d'honneur ne doit promettre que ce qu'il peut tenir... C'est aux nautonniers courageux que l'on confie le gouvernail pendant les tempêtes: ainsi donc, dans une entreprise où il faut des hommes, nous n'appelons à nous que les hommes. Tu peux vivre en paix... Bonjour, ma sœur... Tu es toujours belle, belle comme la liberté.

JOBLOWSKI.

(*A part.*) C'est peut-être pour ça que j'en ai peur quelquefois.

PAULINSKI.

Ah! ça, Joblowski, j'espère que tu ne croiras pas de ta prudence de me refuser à dîner.

JOBLOWSKI.

Qu'est-ce que vous dites donc, beau-frère? Toute la maison est à vous. Justement, la table est servie... Voulez-vous du jambon d'ours, du bœuf fumé?..

PAULINSKA.

Et le tout arrosé d'une excellente bouteille d'eau-de-vie de Fracne.

PAULINSKI.

J'accepte : tout ce qui vient de la France est délicieux pour moi.

JOBLOWSKI.

Les faucheurs n'ont donc pas tout bu?

PAULINSKA.

Il restera toujours quelque chose pour un frère et pour les braves qui pensent comme lui : je vais à la cave.

JOBLOWSKI.

Non, non, j'y vais moi-même. Je ne suis pas fâché de savoir à quel dégré le patriotisme est altéré. (*A part.*) Et puis, d'ailleurs, j'ai à visiter ma cachette aux ducats. (*Joblowski sort.*)

SCÈNE VI.

PAULINSKI, PAULINSKA.

PAULINSKI.

Ton mari est un peu froid pour la cause nationale.

PAULINSKA.

C'est une honte!

PAULINSKI.

Mais, dans les circonstances difficiles où nous nous trouvons, il n'en assurera que mieux l'avenir d'une sœur chérie. Si je venais à manquer à ma mère, elle n'aurait que toi...

PAULINSKA.

Que me dis-tu?

PAULINSKI.

C'est assez parler de nous... Le pays réclame tous mes soins, utes mes pensées.

(On entend chanter les premiers vers de *la Dombrowski* au-dehors.)

PAULINSKI, *à Pétrowski.*

Apprends-leur qu'ils peuvent approcher sans danger.

(Petrowski répond aussitôt par les vers qui suivent.)

Ma sœur, je confie un secret important à ta discrétion; tu vas recevoir chez toi le généralissime de l'armée nationale.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE GÉNÉRALISSIME, MADALINSKI, KIMBAR

Entrez, mon général, entrez; la place est sûre.

LE GÉNÉRALISSIME.

Mais cette femme?

PAULINSKI.

C'est ma sœur.

LE GÉNÉRALISSIME.

Bonjour, capitaine.

PAULINSKI.

Ce rang....

LE GÉNÉRALISSIME.

Vous appartient : voici votre brevet.

MADALINSKI.

Brave Paulinski, reçois mes félicitations.

KIMBAR.

Les miennes aussi.

PAULINSKI.

Qu'importe le rang! capitaine ou soldat, ma vie est à ma patrie.

LE GÉNÉRALISSIME.

Quelles nouvelles?

PAULINSKI.

On dit les Russes près d'ici.

MADALINSKI.

Si nous tombions sur eux à la tête des volontaires du Palatinat?

LE GÉNÉRALISSIME.

L'ordre du gouvernement est de ne point passer la frontière.

KIMBAR.

Pourquoi ne pas profiter de nos premiers succès?

LE GÉNÉRALISSIME.

Nous en profiterons en appelant à nous les Lithuaniens et les Polonais des anciennes provinces. Déjà des émissaires sont parvenus aux chefs des plus nobles familles. Tous ont répondu à l'appel de la patrie. La comtesse Plater doit même se trouver ici pour se concerter avec moi sur la levée de ses nombreux vassaux. J'attends également la coopération des chefs de quelques familles puissantes de ce Palatinat; mais, voisins des Russes, il faut hâter leur zèle. (*A Paulinska.*) Madame, pourriez-vous me procurer une chambre isolée?

PAULINSKA.

La mienne, monsieur le général, est à votre service.

LE GÉNÉRALISSIME.

Je vous remercie.... Kimbar, suivez-moi; vous m'aiderez à terminer ma correspondance. (*Il entre dans la chambre de Paulinska, suivi de Kimbar.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS; JOBLOWSKI, *tenant une bouteille à la main.*

Ah! ah! qu'est-ce que j'aperçois?... deux étrangers qui entrent dans la chambre de ma femme!.. en voilà encore un..... Qu'est-ce que ça veut dire, ma femme?...

PAULINSKA.

Quoi?...

JOBLOWSKI.

Ce jeune homme?..

PAULINSKA.

C'est un ami de mon frère.

JOBLOWSKI.

Et les deux autres qui sont entrés dans votre chambre, sont-ce toujours des amis de votre frère?

PAULINSKA.

J'ose m'en flatter.

JOBLOSKI.

A la bonne heure!... Au fait, les amis de nos amis sont nos amis

PAULINSKA.

Allons, viens te mettre à table!

JOBLOWSKI.

Volontiers... Je suis un bon vivant... Messieurs, à votre santé.

TOUS, *se levant.*

A l'indépendance de la Pologne!

JOBLOWKI.

Allons! ils vont encore parler politique! Si je détournais la conversation .. A la tranquillité publique!

PAULINSKI.

Dans notre position la paix ne peut s'obtenir que par la guerre.

MADALINSKI.

C'est mon avis.

JOBLOWSKI.

Les voilà lancés! Ainsi, messieurs, vous allez donc vous battre encore! Joli métier! il me semble, beau-frère, que vous devriez en avoir assez vous qui vous êtes battu en Italie, en Espagne, en Prusse, en Autriche, en France, et même sous Paris, je crois....

PAULINSKI.

Ce fut mon dernier combat: j'étais alors maréchal-des-logis dans

les lanciers bleus de la garde impériale. Ah! Si nous n'avions pas été trahis! Jamais ces coquins de Russes et de Prussiens ne seraient entrés dans Paris.

JOBLOWSKI.

Il est drôle le beau-frère; il parle toujours comme s'il était Français.

PAULINSKI.

Oui, je le suis, et je le suis dans le cœur comme tout bon Français est Polonais.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, KIMBAR.

KIMBAR.

Capitaine Paulinski, le général vous demande.

PAULINSKI.

Je suis à ses ordres. (*Il entre dans la chambre de Paulinska.*)

KIMBAR.

Madalinski, d'après les ordres du général, va surveiller les dehors. (*Ils sortent.*)

SCÈNE X.

PAULINSKA, JOBLOWSKI.

JOBLOWSKI.

Ah! le beau-frère est capitaine, et son ami est général... C'est tout de même assez singulier de voir autant de gens aller, venir, boire et manger chez moi sans qu'ils me disent le plus petit mot du sujet qui les amène ou les fait agir.

PAULINSKA.

Que t'importe?

JOBLOWSKI.

Comment, que m'importe?

PAULINSKA.

N'as-tu pas peur de te compromettre?

JOBLOWSKI.

C'est vrai, mais je puis également me compromettre en ne sachant rien.

PAULINSKA.

Et non; tu ne sais rien, tu ne vois rien, tu ne fais rien, et tu ne te mêles de rien.

JOBLOWSKI.

C'est ça, une vraie bûche.

PAULINSKA.

Tu as choisi ce rôle.

JOBLOWSKI.

Et je m'y tiens... C'est le plus prudent.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, JACQUES BONTEMPS.

JACQUES, *à Pétrowski, qui lui barre la porte.*

Allons, méchant! laissez-moi passer.

JOBLOWSKI.

Toujours des visites!

JACQUES, *montrant son uniforme.*

Vous devez connaître la chose.

PETROWSKI.

Cet habit là... je ne l'ai jamais vu.

JACQUES.

Tu étais donc aveugle?.. Je vois ce que c'est... conscrit;.. mais tu as sans doute entendu parler de la garde impériale de l'empereur Napoléon?

PETROWSKI.

Je le crois bien! et souvent! et crânement!

JACQUES.

Eh bien! en voilà l'uniforme.

PETROWSKI.

Passez, mon général... (*Il lui présente les armes avec sa faux.*)

JACQUES, *entrant*,

Bonjour, les amis!.. Ah! gueusard de temps!...

JOBLOWSKI.

Monsieur, que désirez-vous? Celui-là me dira peut-être ce qu'il veut...

JACQUES.

On m'a dit, dans les maisons voisines, que je trouverais ici l'homme que je cherche.

JOBLOWSKI.

Ah! Vous cherchez un homme; il n'en manque pas ici, et de toutes les couleurs... Vous n'aurez que l'embarras du choix... D'abord moi...

JACQUES.

Oui, mais ce n'est pas vous! C'était, ma foi, un autre gaillard! Pardon, l'ancien; mais vous ne m'avez pas l'air d'avoir servi, et surtout dans les lanciers bleus de la vieille...

PAULINSKA.

Mon frère y a servi, lui!...

JACQUES.

Et il se nomme?

PAULINSKA.

Paulinski!

JACQUES.

C'est mon homme!... Où est-il?

PAULINSKA.

Il est ici.

JACQUES.

Il est ici, et c'est votre frère! Que je vous embrasse d'abord... Il n'y a pas d'affront, l'ancien... Maintenant, conduisez-moi vers lui.. Ah! ah! Il me reconnaîtra tout de suite; je suis sûr qu'il n'a pas oublié Jacques Bontemps.

PAULINSKA.

Jacques Bontemps! Il nous a souvent parlé de vous... Paulinski! Paulinski!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, PAULINSKI.

JACQUES.

C'est lui! c'est bien lui!

PAULINSKI.

Je ne me trompe pas!.. c'est Jacques Bontemps!

JACQUES.

Juste!... Embrassons-nous! (*Ils s'embrassent*). Je t'avais gravé là et là. (*Il indique son front et son cœur.*) Tu le vois, je n'ai pas oublié ma promesse.

PAULINSKI.

Ta promesse?

JACQUES.

Tu dois te souvenir, du 30 mars 1814, du jour où nous nous sommes serrés la main pour la dernière fois.

PAULINSKI.

Oui, oui. Il me semble que je te vois encore au bas des buttes de Saint-Chaumont, couvert de blessures et te soulevant avec peine derrière ce vieux mur à moitié ruiné, pour envoyer ta dernière cartouche à l'ennemi.

JACQUES.

Elle arriva au but... mais je tombai en même temps que le Russe.

PAULINSKI.

Je courus à toi.... (*A sa sœur.*) Frère, me dit-il, songe à ta sûreté; mais, avant de battre en retraite, donne-moi un coup de ta lance dans le cœur, afin qu'il ne soit pas dit qu'un des vieux grognards de Napoléon soit tombé vivant au pouvoir des Cosaques et des Baskirs.

PAULINSKA.

Ah! mon frère, je suis bien certaine qu'une semblable prière!..

JACQUES.

Ah! mon Dieu! il n'y fit pas seulement attention; mais il mit bravement pied à terre, et, au milieu de la mitraille et des boulets, il me plaça sur son cheval, et me conduisit à l'ambulance... c'est là un trait!

PAULINSKI.

Tout naturel! N'as-tu pas fait pour moi mieux que çà à Champ-Aubert?

JACQUES.

Et toi, dans la campagne de Russie... Ah! Paulinski, tu as beau dire, mon garçon, je suis en reste.

PAULINSKI.

Mais au contraire...

JACQUES.

Je te dis que si... Dans tous les cas, admettons que nous soyons quittes l'un envers l'autre, tu t'es battu sous Paris pour la France il faut que je me batte à Varsovie pour la Pologne!

JOBLOWSKI.

Est-ce que c'est par hasard pour ça que vous auriez entrepris votre voyage?

JACQUES.

Un peu!.. Je lui avais promis...

JOBLOSWKI.

Est-il bon enfant! faire quatre cents lieues pour se battre...

PAULINSKA.

Toi qui en ferais huit cents pour rester tranquille.

PAULINSKI.

Ton arrivée est de bon augure, sois le bien-venu.

JACQUES.

Ah ça, mes enfans! il me paraît que ça chauffe chez vous? tant mieux! Oh! mes bons Russes, mes amis! vous avez oublié en France et dans mon corps deux morceaux de plomb que je brûle de vous restituer.

JOBLOWSKI.

Il y a plaisir à vous prêter.

JACQUES.

Oui, mon ancien!.. Voyez-vous, les bons comptes font les bons amis.

JOBLOWSKI.

Voilà un drôle d'ami.

SCÈNE XIV.

Les précédens; LE GÉNÉRAL, *sortant, à Kimbar, qui est dans la chambre.*

LE GÉNÉRAL.

Ajoutez à la liste des hommes qui doivent former l'avant-garde: Stanislas, du village de Grochow; Uminski' fermier de la comtesse Plater... Vous... Paulinski?

JACQUES, *s'avançant.*

Je vous demande pardon, général... si ce n'était pas une indiscrétion, je vous prierais de mettre sur votre contrôle le nom de Jacques Bontemps, ex-grenadier de la première du second.

PAULINSKI.

Je réponds de ce vieux militaire comme de moi-même.

LE GÉNÉRAL, *à Kimbar.*

Inscrivez le nom de ce brave...

JACQUES.

Si, par hasard, mon général, et dans l'intervalle de deux combats, vos conscrits veulent apprendre l'exercice, j'en fais mon affaire : la charge en quatre tems; cinq coups à la minute, et voilà!

SCÈNE XV.

(*On entend au-dehors*) : Vive la comtesse Plater!

(Un Faucheur annonce la comtesse.)

Les précédens, la comtesse PLATER.

LA COMTESSE.

Vous le voyez, général, je suis exact au rendez-vous!

LE GÉNÉRAL.

Personne n'a jamais douté de la parole de la comtesse Plater.

LA COMTESSE.

Général, je viens me mettre sous vos ordres; mes amis combattront avec vous.

PAULINSKI.

Mais il nous faudrait des armes.

LA COMTESSE.

Mes amis, ces traîneaux que j'amène avec moi, je pouvais les remplir de vivres et d'argent; ils ne renferment que des lances, des sabres et des fusils! Armez-vous donc, enfans de la Pologne, et préparez-vous à marcher à l'ennemi!

TOUS

A l'ennemi!

LE GÉNÉRAL.

Oui, mes amis; mais il faut auparavant réunir toutes nos forces. En voyant l'enthousiasme qui anime les femmes, les vieillards, les paysans mal armés, la patrie a tout à espérer de la bravoure de ses enfans plus aguerris... Madalinski, Kimbar, vous surtout, capitaine Paulinski, vous demeurerez ici; vous vous occuperez activement de l'armement de la population, et vous surveillerez les mouvemens de l'ennemi. Nous, madame, nous allons partir pour vos terres; nous souleverons toute la Lithuanie, et nous mettrons les Russes entre deux armées également disposées à vaincre ou à mourir.... Partons!...

TOUS.

Aux armes! (*Ils sortent au milieu des cris de joie et d'enthousiasme.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente un site agreste à travers les forêts.

SCÈNE PREMIERE.

(L'armée russe, en retraite, prend position.)

GÉNÉRAUX, OFFICIERS RUSSES, et SOLDATS.

LE GÉNÉRAL.

Nous voici sur l'extrême frontière de la Pologne; une rivière sur le territoire de l'Empire; nous sommes voisins de nos ressources, de nos renforts. Messieurs, il faut prendre position sur ce terrain.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN AIDE-DE-CAMP DU GRAND-DUC.

LE GÉNÉRAL.

Quelles nouvelles du quartier-général?

L'AIDE-DE-CAMP.

Le Czarewitsch vous confie, général, le commandement des troupes, en attendant le feld-maréchal Diebitsch, dont un courrier vient de nous annoncer la prochaine arrivée.

LE GENERAL.

Et Son Altesse Impériale?

L'AIDE-DE-CAMP.

Est rentrée en Russie il y a une heure.

LE GÉNÉRAL.

Quoi! le grand-duc nous abandonne?

L'AIDE-DE-CAMP.

Oui, d'ordinaire les princes s'éloignent quand le danger s'approche...

LE GÉNÉRAL.

Que dites-vous, capitaine? Messieurs, la politique seule et non le danger a dicté la conduite du prince. Le grand-duc laisse-t-il des instructions?

L'AIDE-DE-CAMP.

Son Altesse m'a ordonné de vous informer de la marche des insurgés.... J'ai appris aussi que des mouvemens insurrectionnels avaient lieu en Lithuanie. La position de l'armée est critique. Le plus prudent, tel était du moins l'avis des conseillers du prince, serait de mettre la rivière entre nous et l'ennemi.

LE GÉNÉRAL.

Que le conseil s'assemble à l'instant même.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, un second AIDE-DE-CAMP.

LE GÉNÉRAL.

Que venez-vous m'annoncer?

Le second AIDE-DE-CAMP.

Le feld-maréchal Diebitsch.

LE GÉNÉRAL.

C'est le ciel qui nous l'envoie.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, DIEBITSCH, COSAQUES D'ESCORTE.

Messieurs, je suis enchanté de me revoir au milieu de vous... Bonjour, mon cher général, je viens de passer devant le front des troupes. J'ai reconnu plus d'un brave régiment, mais je n'ai point vu les Polonais de la garde.

LE GÉNÉRAL.

Monseigneur, ils ne tarderont pas à nous rejoindre.

DIEBITSCH.

Général, quels mouvemens avez-vous ordonnés?

LE GENERAL.

Monseigneur, le conseil de guerre allait délibérer.

DIEBITSCH.

Délibérer quand nos communications sont menacées! délibérer quand il faut agir, et agir avec la plus grande énergie!... (*A ses officiers.*) Portez-vous à la rencontre de notre arrière-garde ; qu'elle hâte sa marche. Le camp sera levé aussitôt son arrivée.

(Les officiers partent pour exécuter les ordres de Diebitsch; on entend des coups de feu.)

LE GENERAL.

Les révoltés nous attaqueraient-ils?

DIEBITSCH.

Et vous parliez debattre en retraite!... Général, faites prendre les armes à tous les corps.

SCÈNE V.

LES PRECEDENS, un OFFICIER RUSSE.

L'OFFICIER.

Monseigneur, un assez fort parti de cavalerie polonaise vient de rencontrer nos avans-postes. La comtesse Plater qui se trouve à la tête de ce parti, prétend qu'elle se rend dans ses terres, sous l'escorte de quelques vassaux. Notre commandant a cru devoir forcer cette dame à prendre les ordres de Votre Excellence; on la conduit ici.

DIEBITSCH.

Fort bien!

LE GENERAL.

Monseigneur, la comtesse Plater m'est suspecte à plus d'un titre. ses biens immenses, sa popularité, sa haine pour les Russes doivent faire craindre à chaque instant un soulèvement en Lithuanie.

DIEBITSCH.

Oui, vous avez raison...

LE GENERAL

Votre Excellence ferait bien, je crois, d'ordonner son arrestation.

DIEBITSCH.

Arrêter la comtesse, la faire prisonnière! que me conseillez-vous, général?... Nous aurions l'air de craindre une femme.

SCÈNE VI.

LES PRECEDENS, LA COMTESSE PLATER, LE GÉNÉRALISSIME POLONAIS, suite de la Comtesse.

LA COMTESSE.

Que signifie ce qui m'arrive, M. le comte? sommes-nous revenus au temps où Souvarow gouvernait la Pologne avec son sabre? Nous est-il défendu de voyager dans notre pays sans nous exposer à une arrestation scandaleuse?

DIEBITSCH.

Comment! le général de l'avant-garde a pu se méprendre?..... (*Regardant la suite de la comtesse.*) Mais je comprends maintenant l'erreur de mes officiers... Avec une suite si nombreuse, ils vous auront tous pris pour des révoltés... Madame la comtesse, vous avez beaucoup d'amis!....

LA COMTESSE.

Votre Excellence trouve peut-être que j'en ai trop?

DIEBITSCH.

Oui, en effet, je le pense.

LA COMTESSE.

Nous étions réunis pour une partie de chasse.

DIEBITSCH.

Permettez-moi de vous le dire, madame. La chasse est un plaisir dangereux, dans ces momens surtout, où la neige et les frimats couvrent la terre. La place d'une jeune et belle comtesse est maintenant dans son château; la calomnie s'arme du moindre prétexte... On a déjà répandu en Lithuanie certains bruits qui se sont fait jour ici... Oui, madame, ici, dans mon camp, il s'est trouvé des officiers, des généraux même, qui, s'abusant sur le caractère de la comtesse Plater, ont osé lui supposer des projets bien éloignés de sa pensée, j'en suis certain; cependant je n'en dois pas moins avoir quelques égards pour leurs observations... Permettez-moi donc, madame, de concilier, et ce que je puis devoir à une personne de votre rang et ce que me commande le service de l'empereur, mon maître.

LA COMTESSE.

(*A part.*) Que veut-il? (*Haut.*) Expliquez-vous, M. le feld-maréchal.

DIEBITSCH.

Ces gentilshommes armés qui vous accompagnent, mes officiers les ont déjà pris pour des ennemis. Les Cosaques de l'hetmann pourraient bien les traiter comme tels. Il faut y prendre garde.

LE GÉNÉRAL POLONAIS.

Si jamais de pareils misérables osaient se présenter devant nous...

DIEBITSCH.

Ah! monsieur, nos Cosaques sont très-hardis...

LE GÉNÉRAL POLONAIS.

Ils le seraient beaucoup moins par la suite.

DIEBITSCH.

J'en doute.. Ces gens-là sont d'un naturel incorrigible. Mais c'est précisément pour éviter à la noble comtesse le spectacle de ces leçons, plus ou moins bien données et plus ou moins mal reçues, que je l'inviterai à faire déposer les armes à sa suite, et à accepter en échange une compagnie de cavalerie pour escorte.

LE GÉNÉRAL POLONAIS.

Déposer nos armes!

LA COMTESSE.

Quoi! monsieur, vous voudriez nous soumettre à un désarmement aussi honteux?

LE GÉNÉRAL POLONAIS.

Nous résisterons à un tel ordre; nous ne consentirons jamais à une telle violation de nos droits.

DIEBITSCH.

Ce que je propose est un moyen conciliatoire, et madame la comtesse comprendra sans peine qu'il est dela prudence de l'accepter.

LA COMTESSE, *à part, au général.*

Que faire? Nous sommes en petit nombre.... environnés....

LE GÉNÉRAL POLONAIS.

On peut se faire jour à travers ces Russes.

DIEBITSCH, *au général polonais.*

Monsieur approuve sûrement mes propositions?

LE GÉNÉRAL POLONAIS.

J'ai ressenti comme je le devais l'honneur que le feld-maréchal Diebitsch m'a fait en me demandant mes armes.

DIEBITSCH.

Si l'occasion se présentait de me prouver sa reconnaissance, monsieur la saisirait sans doute?

LE GÉNÉRAL.

Avec ardeur, je le jure.

DIEBITSCH.

Et si cette occasion tardait trop à s'offrir, monsieur serait probablement disposé à aller au-devant?

LE GÉNÉRAL.

Vous me rendez justice.

DIEBITSCH.

Fort bien! Je crois alors qu'il est de mon intérêt de m'assurer de la compagnie de monsieur?

LA COMTESSE.

C'est assez, monsieur le comte; j'accepte les offres que vous avez bien voulu me faire.

LE GÉNÉRAL POLONAIS, *bas à la comtesse.*

Que dites-vous, madame?

LA COMTESSE, *bas.*

Voudriez-vous compromettre votre liberté, la mienne, celle de nos amis, et jouer ainsi les destinées de la Pologne? (*Haut, à sa suite.*) Messieurs, imitez-moi : nous n'en avons plus besoin de nos armes, puisque nous avons pour sauve-garde l'honneur du feld-maréchal Diebitsch et une compagnie de cavalerie russe. Adieu, monsieur le feld-maréchal; j'espère un jour vous prouver ma reconnaissance.

(La comtesse donne la main au général polonais; Diebitsch la salue froidement.)

DIEBITSCH.

Capitaine, escortez madame la comtesse jusqu'à son château.

SCÈNE VII.

Les mêmes, LE GÉNÉRAL RUSSE.

LE GÉNÉRAL.

Monseigneur, voici notre arrière-garde... Toute l'armée est sous les armes.

(Les troupes arrivent et prennent position sur le théâtre.)

SCÈNE VIII.

Les précédens, LES POLONAIS et leur COLONEL.

DIEBITSCH.

Messieurs, l'armée est encore superbe...

(Il passe devant les troupes, qui font entendre les cris de Vive le feld-maréchal! Quand il arrive devant les Polonais, les soldads gardent le plus profond silence.)

Qu'est-ce à dire? vos soldats n'ont-ils aucune acclamation pour accueillir leur général? leur ardeur est-elle éteinte?

LE COLONEL POLONAIS.

Non, monseigneur; mais la garde royale polonaiseeense aux malheurs de la patrie.

DIEBITSCH.

Qu'elle pense à venger son roi!... (*Au colonel.*) Colonel, votre régiment formera l'avant-garde; qu'il passe le fleuve à l'instant même, et s'établisse sur l'autre rive.... Que tardez-vous?...

LE COLONEL.

C'est avec regret que je me vois forcé de désobéir à Votre Excellence....

DIEBITSCH.

Me désobéir!... désobéir à un feld-maréchal revêtu des pleins pouvoirs de l'empereur!... Monsieur, prenez-y garde! réfléchissez.

LE COLONEL.

Monseigneur, toutes mes réflexions sont faites: tant que le prince vice-roi est resté en Pologne et avec nous, mon devoir, comme colonel de la garde, et celui de mes soldats était de l'accompagner et de lui demeurer fidèles... nous nous sommes tous acquittés du serment militaire. Le prince, en nous abandonnant aujourd'hui, nous rend à nous-mêmes; en émigrant en Russie, il redevient Russe; nous resterons Polonais, en refusant de quitter le sol qui nous a vus naître.

DIEBITSCH.

Je saurai bien vous contraindre...

LE COLONEL.

Ne le tentez pas, monseigneur; vous assumeriez sur votre tête une sanglante responsabilité; songez que nous reprenons à la frontière, avec nos anciennes affections et nos mœurs, des droits aussi sacrés qu'imprescriptibles... Soldats polonais, garde à vous!... Portez, armes! (*Aux Russes.*) Messieurs, livrez-nous passage.

LE GÉNÉRAL RUSSE, *à ses soldats*

Ferme, mes amis!...

LE COLONEL.

Polonais! croisez, baïonnette!

DIEBITSCH, *aux Russes*.

Soldats! ouvrez vos rangs!

(On obéit au feld-maréchal; les Polonais défilent au milieu des troupes russes.)

SCÈNE IX.

LES PRECEDENS, excepté les POLONAIS.

LE GENERAL.

Quoi ! monseigneur, vous avez souffert...

DIEBITSCH.

Il vaut mieux ménager des soldats fidèles comme les nôtres que d garder contre leur gré des alliés douteux.

LE GENERAL.

Hâtons-nous donc de rentrer en Russie.

DIEBITSCH.

J'ai changé de résolution : oui, messieurs, tant que nous n'étions pas menacés, nous pouvions sans honte marcher au-devant des renforts qui nous arrivent, mais du moment qu'un corps ennemi pourrait s'attribuer la gloire de nous faire battre en retraite, l'armée russe doit, non-seulement rester inébranlable, mais encore elle doit se porter en avant. (*On entend le canon.*) Voici le canon polonais. Soldats ! allons venger nos frères massacrés à Varsovie !

(Diebitsch monte à cheval ; les troupes défilent ; et il sort, suivi de tout son état-major.)

TROISIEME TABLEAU.

Le théâtre représente le pont de Praga. — Des blessés et des malades sont transportés dans l'ambulance.

SCÈNE PREMIÈRE.

JACQUES BONTEMPS, MADALINSKI, *blessés tous deux.*

JACQUES, *soutenant Madalinski*

Allons, du courage, jeune homme, je vous promets que ça ne sera rien ; j'ai vu de plus larges blessures ne pas retenir un bon soldat plus de dix jours à l'hôpital.

MADALINSKI.

Ma blessure m'inquiète peu ; mais ce que je ne puis supporter, c'est l'idée que demain, aujourd'hui peut-être, nous livrerons une bataille décisive sans que je puisse combattre pour mon pays. Brave et généreux Français, vous ne nous avez pas abandonnés, vous !...

JACQUES.

Je n'ai jamais abandonné un ami, et le Polonais en est un pour moi... Ah ! si l'on avait écouté les grognards et laissé faire aux jeunes gens, je ne serais pas seul ici ;... mais, patience !

SCÈNE II.

LES PRECEDENS, PAULINSKI.

PAULINSKI.

Mes amis, mes amis ! hâtez-vous d'apprendre aux malades et aux blessés l'arrivée de plusieurs médecins français.

SCÈNE III.

LES PRECEDENS, LE DOCTEUR A***, plusieurs MÉDECINS FRANÇAIS.

PAULINSKI.

Venez ! messieurs, venez ! vous. Vous êtes nos anges tutélaires !... Il était digne du médecin dont le noble dévouement suivit Napoléon à Sainte-Hélène de venir au secours des Polonais.

LE DOCTEUR.

Nos secours appartiennent à tous les hommes qui souffrent; mais les Polonais y avaient de doubles droits. Nous venons acquitter envers eux une partie des dettes de la France.

JACQUES.

Bien dit, compatriote!... Vous m'honorerez en touchant là. *(Il lui tend la main.)* Je vous le disais bien à vous autres, il y a toujours de çà en France.

LE DOCTEUR.

Nos momens sont précieux.... guidez-nous près des malades.

(Les médecins entrent dans l'ambulance.)

SCÈNE IV.

PAULINSKI, JACQUES, MADALINSKI.

MADALINSKI.

Paulinski, que se passe-t-il?

PAULINSKI.

L'ennemi se montre en force et remplit les bois de Grochow de ses masses d'infanterie

MADALINSKI.

Je t'accompagnerai..-

PAULINSKI.

Tu le vois, tes forces te trahissent.

MADALINSKI.

Ce brave Français me soutiendra; il saura me conduire dans le sentier de l'honneur.

JACQUES.

Allons, donnez-moi le bras! Faut en convenir, c'est tout de même de fameux lurons que ces Polonais!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LE GÉNÉRALISSIME, PAULINSKI, LES MÉDECINS.

PAULINSKI.

Général, je me hâte de vous annoncer l'arrivée des médecins français.

LE GÉNÉRALISSIME, *aux médecins.*

Messieurs, je vous recommande nos blessés.

(On entend le tambour.)

JACQUES.

Qu'est-ce que c'est que ça? ce sont des marchès françaises!

PAULINSKI.

Oui, nous les avons adoptées.

SCÈNE VI.

(Entrée de l'armée polonaise.)

SCÈNE VII.

LE DOCTEUR A***, LES MÉDECINS, LES BLESSÉS.

LE DOCTEUR.

Mes amis, où allez-vous? vous courez à la mort...Votre sacrifice est sublime, mais il est inutile.

TOUS.

Nous voulons combattre!

LE DOCTEUR.

Vous refusez donc de suivre les conseils qu'il est de notre devoir de vous donner? Vous persistez à vous rendre sur le champ de bataille?

TOUS.

Nous le voulons!

LE DOCTEUR.

Eh bien! si la place du malade est devant l'ennemi, celle du médecin est près de son malade. Mes amis, nous vous suivrons sur le champ de bataille, et au milieu des balles et des boulets russes, nous vous prodiguerons les ressources d'un art dont vous refusez si héroïquement les secours. Marchons tous! et, semblables aux anciens Sarmates, vos ancêtres, marchons au combat avec nos malades, nos vieillards, nos femmes et nos enfans.

TOUS.

Marchons!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE GÉNÉRALISSIME.

TOUS.

Nous voulons combattre!

LE GÉNÉRALISSIME.

La Pologne accepte le secours de tous ses enfans... Que les vieillards, les blessés et les femmes combattent à l'abri des fortifications. (*On entend le canon.*) A vos postes, Polonais! voici le moment suprême! Que ceux qui veulent une patrie sachent la conquérir!

TOUS.

Vivre libres ou mourir!

(Ils se préparent au combat. Arrivée des Russes.)

(*Bataille de Praga.*)

ACTE III.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente la tente du feld-maréchal Diébitsch.

Au lever du rideau, le feld-maréchal, ses généraux et ses principaux officiers sont assis autour d'un immense banquet. Tout, jusqu'à la tente, rappelle les triomphes de Diébitsch sur les Turcs.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIÉBITSCH, UN GÉNÉRAL, UN COLONEL.

LE GÉNÉRAL.

Messieurs, à la santé du vainqueur des Balkans. Puisse-t-il bientôt, quittant cette tente conquise sur le grand-visir, nous convier, sous celle du général des rebelles, à un banquet plus solennel encore!

TOUS.

A la santé du feld-maréchal!

DIEBITSCH.

Messieurs, je vous remercie... On peut tout espérer de la bravoure de l'armée. Ses intrépides chefs la conduiront à la victoire, et je me trouverai trop heureux de pouvoir récompenser alors le courage et les talens.

LE GENERAL.

Vive le prince de Varsovie, vice-roi de Pologne!

DIEBITSCH.

Que dites-vous, général?

LE GENERAL.

Monseigneur, se sont des vœux que j'ose former.

DIEBITSCH, *souriant.*

Vous êtes prophète, je crois?... Faites-moi souvenir que la révolution polonaise vous doit une juste indemnité... Messieurs, je ne dois pas vous le cacher plus long-temps: Sa Majesté l'empereur m'a conféré les plus grands pouvoirs... Oui, les titres et les décorations peuvent tomber de cette main qui n'a tenu jusqu'ici que le bâton du commandement.

UN COLONEL.

Monseigneur, ces faveurs n'en seront que plus glorieuses pour ceux qui les auront méritées.

DIEBITSCH.

Colonel, vous êtes de ce nombre; je vous fais général-major.

LE COLONEL.

Monseigneur, tant de bontés....

DIEBITSCH.

C'est bien.. c'est bien!... A la santé du nouveau général!

TOUS.

A sa santé.

DIEBITSCH, *à un autre colonel.*

Eh bien! colonel, faites-nous donc raison?

LE COLONEL.

Je ne bois qu'aux grades gagnés sur le champ de bataille.

DIEBITSCH.

Qu'est-ce à dire? suis-je ou non le seul juge du mérite de mes officiers?

LE COLONEL.

Monseigneur, l'armée juge avant vous... L'opinion des soldats rectifie, approuve ou casse les décisions de la faveur.

DIEBITSCH.

Malédiction! Quels principes osez-vous soutenir devant moi!... Parler ainsi, c'est parler en traître! Colonel, je vous casse, je vous dégrade, et je vous condamne à porter deux ans le mousquet dans la première division de grenadiers!

TOUS.

Ah! Monseigneur, grâce! grâce!

DIEBITSCH.

Silence! j'ai prononcé sans retour. (*Au colonel.*) Soldat! à ton poste!

SCÈNE II.

LES PRECEDENS, EXCEPTÉ LE COLONEL.

LE GENERAL.

Monseigneur, le colonel n'est peut-être pas le seul coupable.

DIEBITSCH.

Que dites-vous? parlez...

LE GENERAL.

Il a pour compli c l'hospitalité trop généreuse du feld-mar échal.

DIEBITSCH.

Ce que cet homme a osé me dire dans la chaleur du festin, il le pensera dans le calme du bivouac... Je ne veux autour de moi que des officiers qui, dans tous les momens de leur vie, n'aient d'autres idées que celles qui sont indiquées par mes ordres du jour et mes proclamations. Les premières vertus du soldat russe doivent être l'abnégation et la patience... la bravoure ne vient qu'après...

LE GENERAL.

Monseigneur, ces maximes sont le bréviaire de l'armée russe... Mais Votre Excellence est bien émue?...

DIEBITSCH.

Je l'avoue, une telle insolence, bien que digne d'une punition sévère, aurait dû me trouver plus calme; mais, depuis ce matin, je ne sais quel malaise m'agite et me tourmente....

LE GENERAL.

Votre Excellence m'inquiète...

DIEBITSCH.

Ce ne sera rien... Et quoi! la gaîté nous a fui! Du punch pour la rappeler. Messieurs, reprenez vos places!

SCÈNE III.

LES PRECEDENS, UN AIDE-DE-CAMP.

L'AIDE DE CAMP.

Monseigneur, un envoyé polonais vient d'arriver au camp; il demande à paraître devant Son Excellence le feld-maréchal.

DIEBITSCH.

Qu'il attende... Un moment ;... quel rang occupe cet envoyé? quel est son nom?

L'AIDE-DE-CAMP.

C'est le nonce Lelewel.

LE GENERAL.

L'ancien professeur de mes enseignes révoltés?

L'AIDE-DE-CAMP.

Lui-même.

DIEBITSCH.

Qu'il soit introduit. (L'aide-de-camp s'éloigne.)

SCÈNE IV.

LES PRECEDENS, LE NONCE.

LE GÉNÉRAL.

Quoi! monseigneur, vous voulez recevoir un républicain! un démagogue!.. le corrupteur de toute la jeunesse polonaise?

DIEBITSCH.

Je suis curieux de voir un pareil homme: je ne crains point qu'il me pervertise, ni vous non plus, messieurs!

LE GÉNÉRAL.

Quant à moi, il pourrait pérorer pendant cent ans. Mais s'il était sous mes ordres, j'aurais une bonne réponse à ses argumens.

DIEBITSCH.

Je la devine... elle est irrésistible. (*Il rit ; ses officiers l'imitent.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LE NONCE LELEWELL.

DIEBITSCH.

Est-ce ainsi que se présente à moi l'envoyé de la Diète polonaise? Quoi! seul, sans suite, sans escorte!

LE NONCE.

Notre bon droit m'en servira partout... Quoi qu'il en soit, la nation ne m'a pas envoyé pour afficher un vain luxe, mais pour faire entendre sa voix sévère et réclamer ses droits.

DIEBITSCH.

Prenez place!... un bon convive est toujours bien accueilli.

LE NONCE.

Représentant d'un peuple mutilé par le fer et dont le sang coule à flots, je ne me sens point capable de partager la gaieté des convives du feld-maréchal Diébitsch : j'étais venu pour traiter avec le général d'un puissant souverain; il s'agissait peut-être de la destinée de deux peuples ; je vois que je ne puis espérer d'être écouté avec le calme que réclame ma mission... je me retire...

DIEBITSCH.

Demeurez!... (*A ses officiers.*) Messieurs, que l'armée, mise sous les armes, soit prête à se porter en avant. (*Le banquet disparaît; les officiers prennent congé et se retirent.*)

SCÈNE VI.

LE NONCE, DIEBITSCH.

DIEBITSCH.

Nonce polonais, Diébitsch peut maintenant vous entendre, vous répondre.... vous juger....

LE NONCE.

Me juger! Dieu seul a ce droit.

DIEBITSCH.

Je puis, au moins, vous prononcer votre arrêt et celui de vos compatriotes fauteurs de cette criminelle rébellion.

LE NONCE.

Le crime est dans l'abus de la force, et non dansle desespoir qui réclame une patrie.

DIEBITSCH.

De grands mots ne peuvent m'imposer. Les peuples puissans ont seuls une patrie; car ils peuvent peser dans la balance des nations. Vous avez voulu imiter la France ; mais aviez-vous comme elle un vaste territoire, trente-trois millions d'habitans, des richesses immenses?

LE NONCE.

Non; mais comme elle nous avions des injures à venger, et la liberté à conquérir.

DIEBITSCH.

Les habitans d'un faible État n'ont que leurs droits d'hommes à réclamer, et ces droits, vous les avait-on ravis?... Votre industrie, votre commerce n'étaient-ils point respectés?

LE NONCE.

Nous n'étions pas faits pour la vie d'esclaves. Les Polonais demandaient une Pologne.

DIEBITSCH.

Et c'est tourmentés par l'illusion de cette nationalité impossible que vous avez joué, au grand jeu de la guerre, votre repos et vos biens : malheur à vous!

LE NONCE.

Nous le bravons! Mais nos oppresseurs braveront-ils la honte qui les attend?

DIEBITSCH.

La honte!... Écoutez, nonce. Si vous venez pour m'apporter la soumission de vos compatriotes, je puis vous répondre de la clémence de l'empereur.

LE NONCE.

La clémence de l'empereur! Il ne s'est rien passé dans les bois de Grochow qui puisse nous forcer à tant d'humilité.

DIEBITSCH.

Inutiles exploits!... Que peuvent les Polonais contre la Russie!

LE NONCE.

Ils peuvent mourir!

DIEBITSCH.

L'empereur leur offre la vie.

LE NONCE.

Mais l'honneur!

DIEBITSCH.

L'honneur! ils l'ont conquis en repoussant une armée russe. Un soldat comme moi ne demande qu'à combattre et à vaincre. Une gloire plus solide vous est peut-être réservée en travaillant à cimenter la paix entre les deux peuples slaves. Ne me répondez point encore : prenez le temps de réfléchir. Toutes les demandes raisonnables seront accordées. Je vous laisse. Bientôt je viendrai savoir votre réponse, et puissiez-vous me demander la paix.

(*Il se retire.*)

SCÈNE VII.

LE NONCE (*Seul*).

La paix, ce mot est doux à l'oreille d'un père, et la patrie en a besoin. L'héroïsme de ses enfans n'a pu voiler à mes yeux toutes ses misères. Tant de braves ont déjà succombé! Les Russes ne perdent que des machines; ils les remplacent facilement : nous, nous perdons des hommes, et leur perte est irréparable, Ah! si je pouvais sauver mon pays... Mais, quell paix ces barbares peuvent-ils promettre, peuvent-ils donner? La paix des tombeaux? Ah! ne vaut-il pas mieux y descendre les armes à la main que de s'y laisser précipiter couverts de chaînes? Cependant, si le cabinet russe, éclairé sur ses vrais intérêts, craignait la propagande d'une guerre nationale, si, rendu plus humain et plus équitable par le spectacle de notre résistance, il voulait de bonne foi mettre un terme à d'horribles massacres... Que dois-je faire? qui m'éclairera dans ce moment solennel? Ah! j'ai reçu des instructions secrètes. Le moment est venu d'en prendre connaissance. (*Il fouille dans sa poche, et en tire une lettre cachetée; il rompt le cachet et lit*). Ma conduite est tracée.

SCÈNE VIII.

LE NONCE, DIEBITSCH, GÉNÉRAUX, OFFICIERS RUSSES.

DIEBITSCH.

Eh bien, nonce! avez-vous réfléchi à mes propositions?

LE NONCE.

Oui, M. le feld-maréchal.

DIEBITSCH.

Et vous consentez à traiter de la paix?

LE NONCE.

Oui, M. le comte.

DIEBITSCH.

Qu'elles sont les bases du traité?

LE NONCE.

Elles étaient renfermées dans les instructions dernières de la Diète; les voici. (*Il présente le papier à Diébitsch.*)

DIÉBITSCH (*lisant*).

Nationalité, indépendance? La Pologne ne veut la paix qu'à ce prix. Osez-vous me dicter des lois? Eh bien, puisque c'est la guerre que vous voulez, je vous la déclare terrible, impitoyable. Je raserai vos villes, j'emmènerai vos enfans en exil, j'abolirai votre noblesse, je détruirai vos priviléges; le fer et le feu sillonneront la Pologne. Vous voulez la guerre; vous l'aurez. A cheval, mes officiers! en avant, mes soldats! Frappez tous sans pitié. (*Il tombe accablé dans les bras d'un général*).

LE GENERAL.

Monseigneur, calmez-vous... Il chancelle, ses traits sont bouleversés.

LE NONCE.

Votre général ne tardera pas à paraître devant un maître plus puissant que celui qu'il a pris sur la terre.

LE GENERAL.

Retirez-vous, monsieur, votre présence nous est funeste.

LE NONCE.

La main de Dieu s'est appesantie sur lui : ainsi périront tous ceux qui dans leur orgueil foulent aux pieds la liberté des peuples et les droits des nations.

TOUS, *avec fureur.*

Varsovie! Varsovie!

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente la salle où se tient la Diète. Les palatins, les sénateurs et les nonces sont en place. Des Huissiers annoncent le grand-maréchal de la Diète.

Le grand-maréchal occupe une espèce de tribune élevée.

SCÈNE PREMIÈRE

LE GRAND-MARÉCHAL.

LE GRAND - MARÉCHAL, UN SENATEUR.

La Diète est constituée, et l'union des nonces avec le sénat est conclue.

UN SÉNATEUR, *se levant.*

Des citoyens de toutes les classes, des religieux, d'anciens militaires, des femmes, demandent à être admis devant la Diète.

LE GRAND-MARÉCHAL.

Huissiers, faites entrer ces députations.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LES DÉPUTATIONS, successivement.

PAULINSKI.

Nous venons offrir nos biens à la patrie. Que nos cloches deviennent des canons; que nos vases sacrés servent à payer les armes dont on armera nos braves soldats. A l'exemple du Dieu des chréiens, nous vivrons dans l'humilité et la misère.

LA COMTESSE.

Les dames n'ont plus besoin de pierreries. Si nos concitoyens sont victorieux, une robe blanche et des fleurs suffiront pour nous parer. S'ils succombent, nous les pleurerons dans un deuil éternel.

LE GRAND MARÉCHAL.

Votre dévouement sera inscrit dans nos fastes, et le souvenir en sera conservé comme un noble exemple... Citoyens! la patrie vous remercie... Je vous invite à prendre place à la séance.

SCENE III.

(Un Huissier vient parler bas au grand-maréchal.)

LES PRÉCÉDENS, LE NONCE, GIELGUD, UN SENATEUR.

LE GRAND MARÉCHAL.

Un envoyé du feld maréchal Paskewitz vient d'arriver à Varsovie; il se dit porteur de propositions, et demande à être introduit devant la Diète. L'assemblée veut-elle le recevoir?

TOUS.

Oui! non! oui; non.

LE NONCE LÉLEWEL.

Je demande la parole...

LE GRAND-MARÉCHAL.

La parole est au nonce Lelewell.

LE NONCE.

Je demande que la Diète se refuse à entendre le parlementaire ennemi. Souvenez-vous de l'envoyé de Diébitsch! Souvenez-vous de ses propositions insolentes. La présence de ce second ambassadeur est un nouvel outrage à la Pologne.

PLUSIEURS MEMBRES.

Oui, oui...

GIELGULD.

Il est vrai qu'un envoyé de Diebitsch vint ici nous signifier la volonté d'un despote; cependant je crois utile et convenable d'écouter les propositions du nouveau général des Russes. L'indignation de la Diète a répondu noblement aux prétentions du premier ambassadeur. Celles du second pourront être également rejetées; mais il faut les entendre, et peut-être nous ouvriront-elles une voie pour sauver la patrie.

PLUSIEURS VOIX.

C'est juste.

UN SÉNATEUR.

Qu'importe! s'il nous offre maintenant une paix honorable.

LE NONCE.

J'ai osé me flatter un moment qu'on pourrait amener le cabinet de Saint-Pétersbourg à reconnaître la nationalité et l'indépendance de la Pologne; je fus dans l'erreur, l'Autocrate veut des esclaves et non des sujets; un fleuve de sang sépare ces deux nations. Et d'ailleurs, est-ce après des combats glorieux, lorsque l'armée, exaltée jusqu'à l'héroïsme, ne demande que le combat, que nous devons comprimer ce noble élan et traiter avec l'ennemi? J'en appelle à mon digne collègue le général en chef, une telle conduite ne serait-elle pas en ce moment éminemment dangereuse?

LE GÉNÉRAL EN CHEF.

Ce serait plus... ce serait une ignominie. Mes collègues, encore quelques efforts, et l'armée assurera la gloire et les destinées de

la Pologne. Ah! si vous aviez vu nos braves soldats à Grochow, à Ostrolenka, et dans tous les combats que nous avons livrés? Les blessés oubliaient leurs maux pour combattre encore: les mourans eux-mêmes, de leurs derniers regards menaçaient l'ennemi; l'armée polonaise n'eut point de prisonniers à regretter, car on ne compta jamais dans ses rangs que des combattans ou des morts; et c'est en présence d'un tel héroïsme qu'on voudrait par une paix douteuse obtenir le prix de tant de sang répandu? Non, la Diète ne le permettra pas, et, partageant l'enthousiasme général, elle s'écriera, avec le dernier soldat de l'armée: Point de paix avec le Russe.

(Applaudissemens.)

CHELGULD.

J'applaudis au courage et au patriotisme de l'honorable nonce et du brave général; mais n'est-il pas à craindre, en embrassant des partis extrêmes, de détacher de notre cause certaines puissances, dont les bons offices peuvent nous être si utiles. Ces puissances, par leurs négociations...

LE NONCE.

N'espérons pas sur la diplomatie des princes. La Pologne ne doit compter que sur les Polonais.

LE GRAND-MARÉCHAL.

La Diète consent-elle à recevoir le général russe?

PLUSIEURS SÉNATEURS ET NONCES.

Oui, non, oui, non...

LE FELD-MARÉCHAL.

Il y a opposition. Je vais consulter l'assemblée. Que ceux qui sont d'avis de recevoir le général russe, veuillent bien se lever.

(*Beaucoup de membres se lèvent.*)

Que ceux qui sont d'un avis contraire se lèvent à leur tour.

(*Un plus petit nombre de membres se lèvent.*)

La Diète ordonne que l'envoyé russe soit intoduit. (*Il fait signe à un huissier.*)

Sénateurs et nonces, je vous recommande le calme et la dignité. L'ennemi va nous voir et nous entendre.

SCÈNE IV.

LES PRECEDENS, LE GÉNÉRAL RUSSE, LE GRAND-MARÉCHAL.

La Diète a consenti à vous recevoir; mais songez à ne dire devant elle que ce que les représentans d'une nation peuvent entendre de la bouche d'un ambassadeur qui veut jouir des prérogatives attachées à ce titre.

LE GÉNÉRAL.

Je connais mon devoir, et je saurai le remplir..... au nom de Sa Majesté l'Empereur et roi de Pologne.

(Murmures dans l'assemblée; plusieurs voix):

Il n'y a plus de Roi de Pologne!

LE GÉNÉRAL RUSSE, *reprenant.*

Au nom de Sa Majesté l'Empereur, roi de Pologne, amnistie pleine et entière est accordée aux conditions suivantes aux insurgés Polonais.

(De nouveaux murmures se font entendre.)

LE GRAND-MARECHAL.

N'achevez pas, Général; n'entendez-vous pas les murmures de l'assemblée?

LE NONCE.

La Pologne ne veut point d'amnistie; elle veut un traité d'égal à égal.

LE GÉNÉRAL RUSSE.

Quoi! des sujets révoltés traiteraient comme puissance avec leur souverain légitime !... Ne l'espérez jamais!

LE NONCE.

Si ces titres de souverain et de sujets font toute la difficulté, il est un moyen de la faire évanouir..... Je demande que la Diète déclare instantanément que la famille Romanoff est déchue du trône de Pologne, et déclare en même-temps que la souveraineté légitime réside dans la nation seule.

(Applaudissemens dans toutes les parties de la salle.)

LE GRAND-MARECHAL.

Que ceux qui approuvent ce décret le déclarent à haute voix.

TOUS *se levant.*

Nous l'approuvons !

LE GÉNÉRAL RUSSE.

Je proteste, au nom de l'empereur mon maître, contre la décision de la Diète. Songez-y, Messieurs, vous jouez vos têtes et la fortune du pays.

LE GRAND-MARECHAL.

La Diète n'a pas besoin de vos conseils : elle vous donne acte de votre protestation, et vous ordonne le silence. Palatins, sénateurs castellans, starostes et nonces, d'après la décision des représentans du peuple polonais, je me crois dégagé de tout lien envers la Russie, et je dépose ici les insignes des ordres dont l'Autocrate avait cru devoir me décorer.

(Le grand-maréchal se lève et dépose sur le bureau ses cordons; tous les palatins et sénateurs décorés d'ordres russes imitent son exemple.)

LE NONCE.

Maintenant, il n'y a plus ici que des Polonais.

LE GRAND-MARECHAL.

Général, vous connaissez notre décision; faites-la parvenir à votre maître.

LE GÉNÉRAL.

Sa réponse ne se fera point attendre. Sénateurs, nonces, Polonais, préparez-vous tous à la guerre.

LE NONCE.

Eh bien! la guerre!

TOUS.

La guerre!

(Le général russe s'éloigne au milieu des cris de guerre.)

ACTE IV.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente un riche salon du château de la comtesse de Plater, sur les frontières de Prusse.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, FLORESKA.

LA COMTESSE.

Floreska, quel est le nombre de paysans insurgés qui ont rejoint cette nuit?

FLORESKA.

Hier, il est arrivé cinquante-cinq hommes de la Lithuanie, et vingt-deux du grand-duché de Posen.

LA COMTESSE.

Ces renforts qui nous arrivent journellement répareront les pertes que mon brave régiment a essuyées.

FLORESKA.

Est-ce que nous allons nous remettre en campagne?

LA COMTESSE.

Aussitôt que nos amis seront arrivés.

FLORESKA.

Allons! je vois qu'il faut renoncer aux plaisirs. Certes, je suis bonne Polonaise; cependant j'avoue que cet adieu me coûte Si j'étais homme, je volerais à l'armée, mais les fêtes et les assemblées sont nos champs de bataille à nous. C'est-là que nous faisons nos conquêtes, que nous remportons nos victoires! Vous souvenez-vous, madame, de la dernière fête que nous donnâmes à Varsovie! Nos plus fiers starostes, comme nos plus brillans officiers, attendaient en tremblant un regard, un sourire. Ah! vous étiez une reine alors!... maintenant, vous n'êtes plus qu'un colonel.

LA COMTESSE.

Je suis loin de regretter cet éclat passager qui a reflété sur quelques jours de ma vie... Si je ne suis plus qu'un colonel, je me sens plus fière de ce titre que je ne le serais de celui d'impératrice.... Ne crois pas, cependant. que je marche à l'ennemi avec le calme intrépide de nos officiers, avec la fougue impétueuse de nos soldats..... Hélas! je puis le dire, car je ne suis qu'une femme, mon cœur a souvent battu avec violence en entendant le sifflement des balles et les cris des combattans, mais la grande image de la patrie m'a soutenue: c'est elle encore qui me donne en ce moment la force nécessaire pour accomplir les devoirs que je me suis imposés.

FLORESKA.

Vraiment, je vous admire, madame; vous êtes une véritable héroïne.

LA COMTESSE.

Non, mon enfant, ce titre ne m'est pas dû, encore moins celui de fanatique. (*Lui donnant la main.*) Tu le vois, je suis calme!

FLORESKA.

Oui, oui, c'est vrai; vous l'étiez également à la veille d'une fête, comme à la sortie d'un bal. C'est ce qu'il m'a toujours été impossible de comprendre.

SCÈNE II.

(Un domestique parle bas à Floreska.)

FLORESKA.

Madame, un soldat français demande à vous parler.

LA COMTESSE.

Qu'il entre.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, JACQUES BONTEMPS.

LA COMTESSE.

Ah! c'est vous!... Vous venez sans doute me demander l'hospitalité? je vous l'accorde avec grand plaisir. Floreska, je recommande ce brave homme à tes soins.

JACQUES.

Merci, mon colonel. (*A Floreska.*) C'est donc vous qui ferez mon logement, joli maréchal-des-logis. Ah ! si j'étais encore ce que je fus à Austerlitz! Mais, comme dit la chanson, ils sont passés ces jours de fête; n, i, ni, c'est fini.

LA COMTESSE.

Mon camarade, comment vous trouvez-vous dans cette province?

JACQUES.

J'accompagnais Paulinski, qui, à la tête d'une compagnie de faucheurs, bat le pays en cherchant à rejoindre le corps du général Gielguld; il m'a donné rendez-vous ici, en m'assurant que je serais bien reçu chez le colonel Plater.

LA COMTESSE.

Avez-vous, dans vos courses, appris quelques nouvelles?

JACQUES.

On dit que les Russes nous cherchent, et j'espère que nous leur épargnerons la moitié du chemin.

LA COMTESSE.

Et dans quel état se trouve l'armée?

JACQUES.

Le soldat est excellent, l'officier est bon; mais on commence à se plaindre de quelques généraux. Ah! ces gros bonnets! ces gros bonnets! ils ont tout perdu en France en 1814.

LA COMTESSE.

J'espère qu'en 1831 nous serons tous d'accord pour sauver la Pologne.

JACQUES.

Je le souhaite; mais il me semble, à moi, qu'on ne ferait pas mal de fusiller deux ou trois hommes en place (pardon mon colonel), afin d'encourager les autres à bien faire leur devoir.

FLORESKA.

Voilà un singulier moyen.

JACQUES.

Ah! si l'empereur en avait essayé, les soldats français mangeraient encore sur place des huîtres d'Ostende et des jambons de Mayence!

(On entend au-dehors un bruit de voitures et de chevaux.)

FLORESKA.

Madame! madame! voici qu'on arrive de tous côtés à votre fête.

JACQUES.

Une fête!.. je me retire.

LA COMTESSE.

Non, restez; votre habit n'est déplacé nulle part.

JACQUES.

Je le crois bien.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LES DAMES EN LANCIERS DE PLATER.

LA COMTESSE.

Mes parens, mes nobles amis, le moment est venu de tenter en Lithuanie un dernier effort en faveur de la Pologne. Mes amis, que chacun m'imite; j'engage tous mes biens pour armer mes vassaux.

UN GRAND NOMBRE DE VOIX.

Nous aussi! nous aussi!

SCÈNE V.

Les précédens, FLORESKA. (*Un domestique annonce le général Gielguld.*)

LA COMTESSE.

Gielguld? quel bonheur!... (*Allant au-devant de Gielguld.*) Mon cousin, ces nobles ici réunis n'attendaient plus que vous pour relever l'étendard de la Pologne.

GIELGULD.

Que dites-vous, ma chère comtesse? ignorez-vous que le corps que je commande, à la suite de plusieurs combats malheureux, se retire vers la frontière prussienne, qu'il sera peut-être obligé de franchir pour pourvoir à sa sûreté.

LA COMTESSE.

Grands dieux!....

GIELGULD.

Ma cousine, il en est temps encore; oui, messieurs, séparez-vous sans bruit et en toute hâte.... Retournez chacun dans vos terres, et désarmez vos vassaux.

LA COMTESSE.

Abandonner la noble cause de la patrie... jamais! dussé-je être seule à m'opposer aux Russes.

JACQUES.

Mon colonel, je mourrai devant vous.

(Un bruit de trompette se fait entendre,)

LES LANCIERS.

Voici les Russes! voici les Russes!

GIELGULD.

L'ennemi doit être encore à quelque distance, c'est sans doute un de nos corps qui passe devant le château. (*A un officier.*) allez reconnaitre cette troupe.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, PAULINSKI, QUELQUES FAUCHEURS.

PAULINSKI.

Gielguld ! où est-il, Gielguld?

L'OFFICIER.

Voici le général.

PAULINSKI.

Comte, est-il vrai que notre armée se retire en Prusse?

GIELGULD.

Je crains bien que ce soit la seule ressource qui nous reste.

PAULINSKI.

Cette retraite ne s'effectuera pas.

GIELGULD.

Que dites-vous, capitaine?

PAULINSKI.

Voici un ordre du général en chef qui vous ordonne de vous réunir à lui.

GIEZGULD.

Cet ordre vient trop tard, l'armée est en pleine retraite.

PAULINSKI.

Il est donc vrai! j'avais refusé de le croire... Est-ce pour accomplir une tâche aussi honteuse que vous avez été nommé général?

GIELGULD.

Insolent! qui vous a donné le droit de m'interroger?

PAULINSKI.

Ma conscience, le danger de la patrie.

GIELGULD.

Cousine, veuillez me faire conduire à mon appartement. (*A ses officiers.*) Messieurs, suivez-moi (*Aux nobles.*) Et vous, surtout, n'oubliez pas mes conseils. (*Il va pour se retirer.*)

PAULINSKI, *lui barrant le passage.*

Tu m'entendras, réponds-moi : es-tu encore ce Gielguld qui, à la tête de la garde polonaise, traversa fièrement l'armée de Diebitsch, ou n'es-tu plus qu'un ambitieux couvert un instant d'un beau masque pour mieux te vendre à la Russie?

GIELGULD.

Me vendre?

PAULINSKI.

Oui, te vendre, toi et nous, ton honneur et le nôtre... Réponds-moi donc : veux-tu exécuter l'ordre du général en chef? veux-tu combattre? Au nom du ciel et par grâce, fais-moi connaître clairement tes intentions.

GIELGULD.

Je veux bien vous le répéter encore, capitaine Paulinski; l'ordre que vous m'apportez vient trop tard, j'ai traité avec l'ennemi.

PAULINSKI, *aux faucheurs.*

Frères, vous l'avez entendu.

TOUS.

Oui, oui!

PAULINSKI.

Gielguld, au nom de la Pologne, je te déclare parjure et traître! je voue ton nom à l'exécration de la postérité, et j'exécute sur toi le jugement de tes concitoyens.

(Il prend un pistolet et brûle la cervelle à Gielguld.)

Ainsi périssent tous les traîtres!

LA COMTESSE.

A cheval, les lanciers de Plater, et faisons-nous jour à travers l'ennemi.

(Il sortent tous en entourant la comtesse Plater,)

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente l'intérieur de la ville de Varsovie. Des militaires, des citoyens de toutes les classes sont diversement groupés sur la place publique.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINSKI ET JACQUES, *sur le devant de la scène*, MADALINSKI ET UN ENSEIGNE *sortant du Palais de la Diète.*

JACQUES.

Eh bien! mes officiers, quelles nouvelles?

MADALINSKI.

La Diète est rentrée en séance, et un nouveau général vient d'être donné à l'armée.

PAULINSKI.

Quel est son nom?

KIMBAR.

Krukowiski.

PAULINSKI.

La Pologne est perdue!

MADALINSKI.

Perdue! quand tant de braves combattent encore pour elle?

LE GÉNÉRAL.

Nous étions moins nombreux quand nous battîmes les Russes en avant de la tête du pont de Praga. Et d'ailleurs, les généraux Ribeski, Romarino, Rugiski, Laugermann et Dembruski s'avancent à marche forcée pour nous rejoindre.

PAULINSKI.

Ils viendront trop tard!

SCÈNE II.

LES PRECEDENS, LE GÉNÉRAL, OFFICIERS SUPÉRIEURS.

LE GENERAL.

Messieurs; vous avez été aussi exacts aujourd'hui que lorsque j'avais le droit de vous donner des ordres.

MADALINSKI.

Mon général, nous nous ferons toujours un honneur d'obéir aux vôtres.

LE GENÉRAL.

J'ai résigné mes pouvoirs. Je ne suis plus maintenant qu'un soldat comme vous.

SCÈNE III.

LES PRECEDENS, OFFICIERS, FAUCHEURS, etc.

(Ils entrent et viennent se grouper autour des personnages, et ont l'air de demander et de donner des nouvelles.)

SCÈNE IV.

Les PRÉCÉDENS, KIMBAR.

KIMBAR.

Mon général, cet ordre a été laissé chez vous par une ordonnance du nouveau gouvernement avec injonction de vous le faire arvenir sans délai.

LE GENERAL.

Que se passe-t-il dans la ville?

KIMBAR.

Les ministres et les chefs du gouvernement viennent de la quitter : une partie de l'armée les accompagne; une autre est commandée pour escorter les membres de la Diète qui se retirent également.

LE GENERAL.

Il m'est ordonné de prendre le commandement des première et deuxième divisions de l'armée, et de me retirer dans la direction de Modlin.

MADALINSKI.

Abandonner la capitale avec les troupes les plus dévouées de l'armée!

KIMBAR.

Mon général, vous n'obéirez pas.

LE GENERAL.

Je me croirais coupable de trahison si j'exécutais un tel ordre. Polonais, c'est au moment où le canon russe tonne déjà près de nous que le nouveau gouverneur ordonne à l'armée de quitter ces murs. Si vous voulez seconder un soldat qui eut quelquefois l'honneur de vous conduire à la victoire, je résisterai ici avec le

troupes que je commande, et, avant qu'un Russe souille ces lieux, nous serons tous ensévelis sous les ruines de Varsovie.

TOUS.

Commandez-nous, soyez notre général.

LE GENERAL, *aux faucheurs.*

Braves faucheurs, rendez-vous auprès du nouveau gouverneur; il faut qu'il quitte Varsovie à l'instant même.

LES FAUCHEURS.

A bas le gouverneur! mort aux traîtres!

LE GENERAL.

Mes amis, point d'excès, point de vengeance, ou je dépose à l'instant même le pouvoir dont vous m'avez jugé digne.

PAULINSKI.

Jacques, quitte-nous; il en est temps!

JACQUES.

Je ne puis; tu ne m'as pas abandonné sous Paris.

PAULINSKI.

Eh bien! embrassons-nous encore une fois.

(Les enseignes échangent leurs armes et s'embrassent.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MOINES DE VARSOVIE.

(On entend le roulement d'une marche funèbre.)

LE PRIEUR.

Mes enfans, nous venons vous apporter à tous les secours de la religion.

LE GENERAL.

Mon père, nous vous demandons les offices des morts; nous vous les demandons au nom de nos veuves, au nom de nos enfans orphelins. Les braves Polonais qui m'entourent étaient tous décidés à mourir en soldats : grâces à vous, mon père, ils vont pouvoir mourir en chrétiens.

LE PRIEUR.

Mon Dieu! tant d'héroïsme doit appeler ta miséricorde.

LE GENERAL.

Polonais, à la prière.

(Tous se mettent à genoux.)

LE PRIEUR.

Seigneur Dieu, Roi de tous les siècles, exaucez-moi dans ce moment d'angoisses; prenez soin de moi, car j'abandonne mon corps à mes ennemis.... Mes frères, prions; les bras de Dieu vous sont ouverts : victimes de la liberté, montez au ciel!..

(Le canon et la mousqueterie s'approchent. — Combats dans Varsovie.)

PREMIÈRE APOTHÉOSE :

LES VICTIMES DE LA LIBERTÉ MONTANT AU CIEL.

DEUXIÈME APOTHÉOSE :

L'AVENIR.

LA LIBERTÉ FAISANT LE TOUR DU MONDE.

FIN.